

L'AMOUR DE CLAIRE

DU MÊME AUTEUR

L'UN VERS L'AUTRE, roman. . . . . 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'OPPROBRE, roman. . . . . 1 —

LA FEMME DANS LES ORGANISATIONS OUVRIÈRES. 1 —

LA VIE TRAGIQUE DE GENEVIÈVE. . . . . 1 —

1733-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 2-14.

LOUISE COMPAIN

L'AMOUR DE CLAIRE



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

L'AMOUR DE CLAIRE



PREMIÈRE PARTIE

I

Les feux des lampes électriques faisaient étinceler les diamants sur les épaules nues, et les femmes, dans un frou-frou de paroles et d'étoffes s'abordaient et prenaient place dans le grand salon, converti ce soir en salle de spectacle. Aux embrasures des portes, les hommes se tenaient debout. Pour la plupart fonctionnaires des grandes administrations ils avaient cet air ennuyé des gens qui sont là « de service ». Plusieurs, en effet, se trouvaient

chez leur chef, Edmond Vidal, directeur des Affaires d'Orient au ministère des Affaires étrangères, qui accueillait ses derniers hôtes avec son urbanité coutumière. De stature moyenne, âgé de quarante-cinq ans à peine, sa physionomie eût été fort sympathique, si une barbe brune, soignée d'ailleurs, ne l'eût envahie jusqu'aux yeux bleus, bons et presque naïfs qui, derrière le lorgnon, clignotaient un peu sous l'excès des lumières.

— Ah! Robert, c'est un plaisir inattendu que de te serrer la main, dit-il avec une cordialité non feinte à un homme un peu plus jeune, qui arrivait à l'instant.

— Oh! je n'aurais certes pas manqué...

— Tu manques quelquefois, cependant. On n'en est que plus heureux de te voir! Tu salueras ma femme tout à l'heure; elle va chanter et elle est allée rejoindre les artistes. La voici à l'autre bout du salon, à côté de l'estrade : tu la reconnais?

— Ne m'accable pas, répondit Dardennes en riant.

Mais un couple de retardataires le sépara de son ami et il gagna, à travers la cohue des habits noirs, serrant au passage quelques mains, un petit salon d'où il comptait passer au fumoir, si le spectacle lui paraissait trop insipide. Appuyé au montant d'une porte, il se félicita du hasard qui l'isolait un moment au milieu d'inconnus.

Ce n'était point que Robert Dardennes fût un misanthrope. Il n'en avait ni les allures, ni l'esprit. Grand, mince, le visage rasé sous des cheveux très noirs qu'une raie séparait sur le côté, l'élégance de sa tenue excluait toute idée de dégoût de la vie. Son nez aquilin, ses lèvres minces, au-dessus du menton carré, donnaient un air d'autorité à sa figure mâle qu'éclairaient deux yeux noirs un peu énigmatiques, et qui, ce soir, ne laissaient rien deviner de ses pensées. Au milieu de

cette foule qui l'intéressait peu, pensait-il d'ailleurs à autre chose qu'à l'heure du départ?

Cependant un silence relatif s'établit et le spectacle commença.

Ce furent d'abord les inévitables danseurs de pavanes et de menuets dont la grâce apprêtée trouva la faveur du public. Puis on entendit un amateur de violon, célèbre dans une étroite coterie. Enfin, la maîtresse de maison elle-même monta sur l'estrade, et le murmure des conversations étouffées s'arrêta, car le charme de cette femme captivait singulièrement.

De sa place, Robert pouvait à son aise contempler Rosemonde. Par un raffinement de coquetterie, elle avait gainé son admirable corps de blonde dans un fourreau de velours noir. Les épaules, les bras, émergeaient de cet écrin dans la perfection de leur chair nacrée, dans la rondeur parfaite de leurs formes; la tête, petite, aux traits menus, au teint éblouissant, s'auréolait de cheveux dorés, très frisés,

où brillait une étoile. Svelte sans maigreur, ayant laissé tomber ses beaux bras nus le long de ses souples hanches, elle se dressait ainsi au-dessus des autres femmes, et paraissait offrir à leur envie, ainsi qu'au désir des hommes, la splendeur de ce joyau précieux qu'était son corps.

Sa petite bouche s'ouvrit, ses seins se soulevèrent longuement, elle chanta, comme si le chant eût été la respiration naturelle de sa beauté.

Et voici qu'un soir lointain déjà s'évoqua dans la mémoire de Robert : le soir que, dans la salle d'Orient, où le hasard des carrières l'avait réuni aux Vidal, il avait senti l'attirance de ce corps tout proche, le frémissement de cette main très douce sous le baiser à peine appuyé de ses lèvres. Dix ans s'étaient écoulés depuis cette heure. Robert n'avait guère que vingt-huit ans alors et Rosemonde en avait vingt-cinq à peine. Et puis, il n'avait pas osé

poursuivre cette conquête enivrante et flatteuse, ou plutôt, entre son désir et son aveu était venue se placer l'amitié profonde qui, depuis l'École de Droit, le liait à Vidal. Il avait battu en retraite, et Rosemonde s'était faite hautaine et moqueuse ; ensuite les circonstances les avaient séparés ; son changement était arrivé. Depuis lors, il avait quitté les consulats et il était revenu en France appelé par des devoirs de famille, et attiré aussi par le désir de vivre libre, loin des servitudes des fonctions officielles. Il avait fait d'abord un peu de journalisme et aujourd'hui il était directeur d'une importante revue où il traitait spécialement les questions de politique étrangère.

Lorsque les Vidal revinrent à leur tour à Paris, leurs relations se renouèrent ; mais la sensuelle beauté de Rosemonde n'avait plus troublé son ancien admirateur. D'autres corps désirables avaient frémi entre ses bras ; un autre amour s'était glissé jusqu'à son cœur ;

aussi fut-il frappé de la pauvreté des propos qui sortaient de ces lèvres toujours attirantes. Mais si le prestige de Rosemonde s'évanouissait lorsqu'elle parlait, le chant qui émanait de sa bouche voluptueuse l'enveloppait au contraire d'une séduction suprême.

Instinctivement, les yeux de Robert cherchèrent Vidal. Ils le virent assis dans l'embrasure d'une fenêtre, le coude gauche appuyé sur son genou et la paume de sa main perdue dans sa barbe épaisse. Il semblait avoir oublié ses hôtes : son regard pénétrant de myope ne se détachait pas de Rosemonde, il l'admirait, la caressait, la buvait!

Robert eut un sourire. Ainsi, Vidal était toujours amoureux! Après quinze ans de mariage, son désir n'était pas rassasié; il errait toujours autour de cette belle créature qui lui abandonnait la jouissance de son corps, mais dédaignait en lui le travailleur infatigable et avisé, n'avait deviné sa sensibilité profonde

que pour la mépriser peut-être, qui jamais ne l'avait aimé! Et lui, Vidal, qui, au contraire de tant d'autres, avait gagné par son mérite le poste élevé qu'il occupait, ne convoitait sans doute qu'une chose : l'amour de sa propre femme! « Comme ils ont peu changé! » pensa Robert.

Il eut un imperceptible haussement d'épaules et détourna les yeux. Soudain, son regard voilé s'anima d'une lumière qui mit une extraordinaire jeunesse dans ses prunelles noires. Là-bas, à l'autre bout du salon, il venait de reconnaître un visage : celui d'une jeune femme vêtue de blanc, dont les mains caressaient distraitement les plumes d'un éventail posé sur ses genoux comme un grand oiseau noir. Robert apercevait le buste élancé et mince, les épaules voilées de tulle vaporeux, le profil d'une pureté grecque, encadré d'abondants cheveux bruns retenus sur la nuque par un peigne d'écaille. Cette simplicité de robe et de

coiffure seyait admirablement à cette figure dont la perfection classique eût frappé tout artiste. Robert la détaillait à son aise. Son regard suivait le galbe de l'ovale, la ligne droite du nez aux ailes délicates, le fin contour des lèvres, surtout il admirait ce teint pâle, légèrement doré par un soleil lointain, que la chaleur des lustres était impuissante à rougir.

Quelques semaines auparavant, lorsque cette jeune femme était entrée dans son bureau de la *Revue Moderne*, l'habituelle politesse de son accueil s'était faite plus courtoise encore, gagné qu'il avait été non seulement par la beauté de l'inconnue mais par la distinction de ses manières. Et tandis qu'elle lui exposait l'objet de sa visite, il avait, ainsi qu'il le faisait parfois, pour mieux entendre ses interlocuteurs, baissé les yeux, afin que son jugement ne fût pas troublé par la douceur des prunelles qui, sans effronterie, le regardaient en face. Voici que, maintenant, attirés peut-être par les siens, ces

yeux se tournèrent de son côté et lui parurent plus lumineux encore sous le scintillement des diamants épars dans la salle. Il salua discrètement; et l'inconnue lui répondit d'une inclination lente de son col flexible.

Avec un peu moins d'ennui, Robert attendit la fin du spectacle. Cette femme l'intéressait par sa beauté, et, impression qui lui était nouvelle, par sa pensée; mais si l'une le séduisait, l'autre heurtait les instincts profonds de sa race accentués encore par son éducation.

Robert Dardennes, il en tirait orgueil, était un latin. Issu d'une bonne famille bourgeoise, il avait vécu heureux dans un intérieur où l'autorité du chef n'était pas discutée, et où fils unique et frère aîné de deux sœurs, il avait inconsciemment respiré une atmosphère de supériorité. Cependant une tendresse profonde l'unissait à sa mère de qui il tenait la délicatesse d'une nature droite et il avait gardé de cette empreinte le respect du foyer et de la

femme aimante. Hélas! cette mère mourut alors qu'il était au loin, et à peine était-il remis de la douleur de sa perte, que son père succombait prématurément aussi à une embolie cardiaque. L'isolement où se trouva alors la plus jeune de ses sœurs (l'aînée étant déjà mariée à un fonctionnaire des colonies), influa sur la décision qu'il prit de revenir vivre à Paris sans aucune attache hiérarchique. Il obtint un congé, collabora aisément à quelques journaux français et étrangers, et se créa assez vite, grâce à des circonstances favorables, une réputation mérité de compétence sur les affaires de la politique extérieure. Il arrivait à peine cependant à vivre de sa plume lorsque le comité de direction de la *Revue Moderne* en lui offrant le poste de rédacteur en chef, lui permit de trouver dans ces fonctions le salaire fixe indispensable à l'écrivain sincère. Trois ans après, il maria sa sœur avec un jeune industriel et lui abandonna en dot sa part, minime d'ail-

leurs, de l'héritage paternel. Ce fut avec un mélange de regret et de soulagement qu'il vit partir l'enfant qu'il avait aimée et protégée sans qu'une intimité profonde se fût établie entre eux, si différents étaient-ils par l'âge, les habitudes et les préoccupations. Henriette n'était en aucune manière une jeune fille moderne; elle n'avait même pas été élevée au lycée. Peu savante, elle était très affectueuse, coquette, habile à tous les travaux manuels qui permettent à une femme de fortune médiocre d'être élégante. Elle devait faire une épouse docile et jolie, une mère un peu frivole et très attachée à ses enfants, une maîtresse de maison convaincue de l'importance des détails du ménage. Elle partie (elle habita la banlieue où son mari dirigeait une usine), si Robert regretta parfois les soins délicats dont elle l'entourait, et peut-être davantage les menus sacrifices qu'il s'imposait pour la distraire, il recouvra cependant sa liberté sans déplaisir. Surtout, il éprouva

la satisfaction d'avoir rempli son devoir d'aînesse et porté jusqu'au but un fardeau léger qui se fût alourdi sans doute avec les années.

Au cours de cette cohabitation fraternelle qui modifia seulement les habitudes matérielles de sa vie, il contracta avec une petite actrice une liaison qui le divertit agréablement. Il la rompit le jour où il se trouva trompé avec indiscrétion, et depuis, satisfit ses sens en des rencontres passagères qui laissent le cœur et le cerveau libres.

Cependant il avait connu l'amour et l'obsédant désir, et la hantise de l'aimée toujours présente au cœur enfiévré, et le désespoir où sombre l'instinct de vivre. L'affaire d'honneur qui suivit la trahison de sa maîtresse et causa plus de bruit qu'il n'est séant pour un diplomate, ne fut pas sans peser sur la décision qu'il prit de rentrer à Paris après la mort de son père. De cette expérience, faite aux environs de la trentième année, il avait gardé une amère

conception de l'amour. Cette force qui s'asservit toutes les ardeurs, celles des sens et celle du cerveau, qui accapare toutes les aspirations et toutes les pensées de l'homme pour les détourner sur un seul être, ne fût plus, à ses yeux, qu'une véritable maladie, redoutable d'autant plus qu'aucun symptôme n'en peut faire prévoir la durée. Pour se préserver d'une rechute, il se jura de ne plus demander aux femmes que la satisfaction d'un besoin physiologique, en attendant que le hasard lui fît connaître l'épouse docile et pure, capable de l'aimer sans le faire souffrir et dont le cœur, innocent comme le corps, serait par lui pétri et modelé !

Peut-être n'eût-il pas répété le mot brutal de Prud'hon, mais son éducation et ses expériences avaient imprimé en lui la notion de la femme, créature faible et perfide, charmeuse et traîtresse, que l'homme doit dominer sous peine de subir un honteux esclavage.

Curieux d'idées cependant par tempérament et par profession, il n'était pas sans avoir entendu parler de femmes qui prétendent incarner un autre idéal, et poser en rivale de l'intelligence masculine leur raison émancipée. Il haussait les épaules, alors, et sans connaître les féministes, autrement que par les excentricités des suffragettes anglaises, et par quelques personnalités françaises qui semblent avoir assumé la tâche méritoire de concentrer sur elles le ridicule inévitable à tout effort qui rompt avec les traditions, volontiers les eût-il traitées de détraquées dangereuses; détraquées, parce qu'elles lui semblaient s'engager dans une voie qui n'est pas celle que la nature leur a tracée; dangereuses, parce qu'elles font à l'homme dans le domaine qu'il s'est réservé depuis des siècles une concurrence déloyale.

Et voilà qu'une de ces femmes venait d'entrer dans sa vie! Parce qu'elle était élégante et belle, il l'avait écoutée, puis il avait pris le manuscrit

qu'elle lui tendait, et même il l'avait lu, bien que d'autres attendissent encore leur tour dans les tiroirs de son secrétaire.

Son étonnement avait été grand. Il n'y avait dans ces pages serrées ni diatribes, ni déclamations, mais un exposé lucide et nourri de l'effort féminin depuis dix ans et de ses résultats en œuvres vives pour le progrès social. Des faits rapportés par elle, l'auteur dégageait une conclusion inattendue : celle de la nécessité d'élargir les pouvoirs des femmes en leur conférant le bulletin de vote.

Intéressé par la documentation précise de l'article, Robert n'avait pas moins été choqué du point d'arrivée. Cependant, après beaucoup d'hésitations et parce qu'il savait que la question du vote féminin fait de grands progrès dans les milieux parlementaires, il s'était décidé à publier le manuscrit. Encouragée par ce premier succès, Claire Bertal revint à la *Revue Moderne*. Elle y apporta d'autres articles et

l'intérêt qu'elle avait inspiré au directeur s'accentua. Elle parla de son espoir de voir la société moderne rénovée par la femme, rendue à sa mission complète qui est de mettre dans la vie publique la bonté et l'ordre qu'elle apporte à son foyer. Robert sourit. Cet idéal lui paraissait en désaccord profond avec la réalité connue de lui. Il songeait, en écoutant Claire, aux femmes qui avaient contenté ses instincts sensuels, à celle qui l'avait trompé, à ses sœurs honnêtes et dévouées, dont l'étroitesse d'esprit souvent l'avait choqué. L'ironie de ce sourire n'avait point échappé à Claire, mais malgré la distance de leurs idées, ils avaient éprouvé une surprise heureuse à se découvrir l'un à l'autre, au hasard des causeries, leurs natures avides de perfection, profondément droites et quelque peu désenchantées. Une involontaire sympathie les attirait l'un vers l'autre, qui venait de plus loin que leurs pensées, de cet insaisissable fonds de la personnalité où les

tendances évoluent dans la nuit secrète de l'être.

Certes, si Claire eût été moins belle, Robert n'eût pas pris un plaisir aussi délicat à l'écouter. Cependant, lorsqu'il se retrouvait seul avec les pages qu'elle lui avait laissées, leur valeur s'imposait à sa critique et il les publiait, presque malgré lui, parce qu'elles représentaient, se disait-il, une de ces manifestations de l'esprit moderne que le programme de sa revue ne devait pas omettre. Mais, bien qu'il refusât de se l'avouer, la femme, chez cette nouvelle collaboratrice, l'intéressait plus encore que l'écrivain.

Aussi de l'apercevoir là, dans ce décor de luxe, de vanité et de sottise, il éprouva soudain un plaisir d'une qualité particulière. Elle lui avait été présente ce jour même, d'ailleurs, car il avait lu un de ses articles auquel il se proposait de lui demander quelques retouches avant de le publier.

Cependant, la première partie du spectacle tirait à sa fin.

Une danseuse grecque qui rythmait ses pas aux airs de son pays évoluait sur l'étroite scène. La grâce ardente de ses mouvements, l'expression langoureuse ou sauvage de ses yeux noirs, la beauté de ses bras nus, dorés au soleil de Corfou, lui valurent de longs applaudissements. Puis, dans un bruissement d'étoffes soyeuses les femmes se levèrent et Robert se dirigea vers Rosemonde pour la saluer.

Elle était entourée d'un groupe d'admirateurs et souriait en découvrant ses dents qu'elle avait blanches et aiguës; ses yeux bleus, un peu froids, s'animaient au plaisir de la louange. A Robert, elle tendit sa jolie main où brillaient des bagues admirables, et comme il la complimentait à son tour, elle l'interrompit en disant :

— De vous, je ne crois rien; vous êtes un ami trop infidèle; d'ailleurs, je vous ai

observé tout à l'heure : vous voulez que je vous présente à mademoiselle Bertal?

— Mais non, c'est inutile, je la connais.

— Comment cela?

— Vous savez bien que si je vais peu dans le monde, le monde, entre chez moi.

— Et Claire y est entrée?

— Il y a plusieurs mois déjà, et j'ai même une réponse à lui donner, si vous me permettez de la rejoindre, chère madame.

— Oh! ne vous gênez plus! D'ailleurs vous allez trouvez mon mari auprès d'elle. Ils sont d'anciens amis d'enfance et ils ont toujours quelque chose à se dire.

En effet, lorsque Robert s'approcha, Claire causait non sans animation avec Vidal qui d'abord, fit le geste de présenter son ami, puis se ravisant, ajouta :

— C'est vrai, vous êtes maintenant ouvriers d'une même œuvre!

— Oh! fit Claire en riant, je suis à peine

une aide supplémentaire, dont les services n'apparaissent pas, je le crains, très utiles... Monsieur Dardennes s'est montré accueillant, peut-être a-t-il l'intention de l'être moins à l'avenir.

— Détrompez-vous, mademoiselle, j'allais justement vous écrire pour vous demander de bien vouloir passer à la Revue un de ces prochains mardis pour causer de votre dernier article.

— Oh! je me doute qu'il ne peut vous plaire absolument! Mardi prochain, je suis prise par une leçon et un comité; mais le mardi suivant...

— C'est entendu.

— Comment, intervint Vidal, tu vas faire courir mademoiselle Bertal à l'autre bout de Paris et la contraindre à t'attendre une heure à la Revue, quand tu demeures à côté de chez elle et n'as qu'à la prier de t'indiquer l'heure où elle pourra te recevoir?

— Vidal, vous êtes un indiscret. C'est à

l'auteur d'aller chez le directeur de revue ou de journal. Voyez comme vous embarrassez monsieur Dardennes.

— Je serais pourtant heureux, mademoiselle, de vous épargner ce petit dérangement, puisqu'en effet nous sommes voisins.

— Alors monsieur, si je puis accepter seriez-vous libre mercredi à cinq heures?

Il s'inclina.

— Vous aurez ainsi plus de temps pour me faire vos objections et je pourrai sans doute les mettre mieux à profit.

— Oh! fit Robert en souriant, voilà une phrase que nous ne sommes guère accoutumés à entendre, nous, dont l'ingrate profession est de juger et de critiquer.

— Je ne crains pas la critique intelligente; elle aide à se trouver soi-même, et je sais d'avance que la vôtre sera telle.

— Toutes les féministes sont-elles d'humeur aussi accommodante, mademoiselle?

— Toutes le deviendront, j'espère. L'heure des luttes sera bientôt close, et déjà celle de la persuasion est venue.

A part lui, Robert pensa : « Peut-être comptez-vous sur la beauté de vos yeux pour aider à cette persuasion », mais il dit tout haut :

— Ne croyez pas m'avoir gagné à vos idées : je ne me reconnais pas le droit de les supprimer, voilà tout.

— Cela suffit! que chacun nous en accorde autant.

Vidal les avait quittés et Robert offrit son bras à Claire pour la conduire au buffet.

Comme ils s'avançaient entre les habits noirs et les robes claires, Dardennes murmura :

— Croyez-vous, mademoiselle, que parmi ces mondaines, il y en ait beaucoup qui souhaitent l'indépendance de la femme par le travail, ou qui aspirent à aller déposer un bulletin dans une urne?

Claire sourit :

— Presque toutes hausseraient les épaules, peut-être ; mais les circonstances seront plus fortes que leurs résistances de privilégiées mal informées. Il faut de l'argent pour vivre et des maris pour être épousées. Or, toutes ces jeunes filles n'auront pas une grosse dot, et toutes, même si elles sont bien munies d'argent, ne rencontreront pas l'homme qu'elles voudraient aimer.

— Vous en doutez? Les jeunes filles ont grande envie de se marier; elles ne sont pas si difficiles.

— Justement nous les rendrons, nous les rendons déjà plus difficiles!

— Oh! quel triste service, mademoiselle!

Mais elle se mit à rire :

— Excellent, au contraire!

Il songea : « Vous avez près de trente ans, j'imagine. Êtes-vous heureuse? » et il la regarda attentivement, tandis qu'elle buvait le thé qu'il lui avait apporté.

Nulle ligne amère n'altérait la pureté de son visage où la douceur prenante du regard attirait plus encore que la beauté des traits. Cependant, au fond des prunelles foncées qui nageaient dans une nacre laiteuse, Robert déjà avait cru distinguer un reflet de mélancolie. A cet instant où elle se trouvait toute proche de lui, il put distinguer, mêlés aux ondes des épais cheveux bruns, quelques fils d'argent qui déjà les rayaient.

Cependant les invités regagnaient leurs places pour entendre un acteur accouru après le théâtre; Claire se leva pour partir.

Après lui avoir serré la main, Robert suivit un instant le sillage ondoyant de sa blanche silhouette, puis il chercha Vidal pour prendre congé à son tour.

II

Claire attendait Robert dans la pièce qui lui servait de salon et de cabinet de travail. Les murs en étaient recouverts de gravures et de photographies. L'admirable tête du prêtre musicien de Giorgione dont les yeux appellent irrésistiblement à la vie de l'esprit, se détachait sur la tapisserie pâle; sur un socle, la vierge de Nuremberg priait. Derrière la table surchargée de papiers où Claire écrivait, une bibliothèque renfermait ses livres, compagnons d'un labeur souvent acharné; tout auprès la chaise longue garnie de coussins où elle aimait à rêver

étendue avant de se mettre au travail. Deux fauteuils cannés, une bergère Louis XVI, une table à thé complétaient l'ameublement de la pièce dont les fenêtres ouvraient au sixième étage sur un boulevard fréquenté par un public populaire. Le bruit de la rue ne troublait guère à cette hauteur la tranquillité, toute imprégnée de grâce, de cette retraite de travailleuse, installée en pleine vie.

Il ne déplaisait pas à Claire d'y attendre Robert Dardennes et lorsqu'il entra, elle lui tendit la main d'un mouvement heureux et confiant qui abolit entre eux toute gêne.

Elle lui désigna un siège et s'assit sur la chaise longue.

Robert posa sa serviette, regarda autour de lui, et dit en souriant :

— Alors c'est ici chez vous?

— Chez moi, vous l'avez dit.

— Vous êtes fière de prononcer ce mot, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute. Il représente de longues années d'efforts. Il y a dix ans que je travaille.

Il eut un geste de surprise.

— Oui, j'ai commencé jeune.

— Vous n'aviez donc personne qui pût travailler pour vous?

— Si, mais je ne l'ai pas voulu.

Et devant le regard interrogateur de Robert, elle continua :

— Oh! c'est une triste histoire que vous me demandez! mais je veux bien vous la dire, car peut être comprendrez-vous mieux ensuite pourquoi l'indépendance économique de la femme me paraît indispensable à son indépendance morale. Je n'ai pas été élevée dans les idées que vous me connaissez. Comme toutes les jeunes filles, j'attendais l'amour et je rêvais du mariage, et l'amour est venu. J'avais vingt ans. Mes parents habitaient Le Havre et mon fiancé était au service d'un grand armateur. Il devait faire un dernier voyage lointain et

nous dûmes nous séparer pour cinq mois qui me semblaient longs... Il ne revint pas. Une attaque de fièvre jaune le foudroya sur le bateau de retour, et son corps fut jeté aux requins.

Sa voix s'étrangla en prononçant ces derniers mots, et ses yeux se baissèrent. Lorsqu'elle releva ses paupières, elle rencontra le regard de Dardennes, anxieusement fixé sur le sien.

Elle continua :

— Après qu'on m'eût laissée pleurer, quelques mois, une lutte commença, pire, je vous l'assure, que la lutte pour la vie. On voulait me marier avec un autre ; cette insistance me poussa à la révolte. Puisque l'argument qu'on invoquait pour m'arracher à mon deuil consistait à me dire qu'il fallait songer à mon avenir et à ma situation future, je résolus de me préoccuper moi-même de cette situation nécessaire. Je fis si bien que j'obtins de partir pour Paris où je

devais préparer mon entrée dans l'enseignement. Mais le cœur me manqua. Je ne suis pas née professeur. Je savais très bien l'anglais et l'allemand, j'appris la sténo-dactylographie, et ma chance permit que je trouvasse aisément une place de secrétaire chez un savant qui a des relations scientifiques avec ces deux pays. C'était la vie assurée. A partir de quatre heures, j'étais libre. Je me mis à écrire. Je rencontrai bientôt d'autres femmes qui, pour des raisons diverses, poussées souvent par des nécessités matérielles plus pressantes, avaient dû travailler pour vivre. L'une d'elles m'apprit que j'étais féministe; je me joignis au groupe dont elle est la présidente, et depuis, je me suis attachée à ce mouvement qui a cessé d'être un mouvement de revendications pures, pour devenir un mouvement d'action sociale. Je m'étais détachée des études livresques, et je me remis à comprendre et à aimer la vie en voyant les autres agir et souffrir. L'homme intelligent

et excellent chez lequel je travaillais, et pour lequel j'exécute encore beaucoup de travaux chez moi, m'aiguilla vers l'observation des questions sociales. J'ai publié quelques études sur la vie de celles qui, beaucoup plus malheureuses que nous, vivent à peine du travail de leurs mains, j'ai fait un roman. Vous savez le reste et comment vous accueillez aussi maintenant les idées et les travaux pour lesquels je vis.

Elle se tut un instant, puis confuse d'avoir parlé si longtemps d'elle-même, elle ajouta dans un sourire :

— Je viens de vous ennuyer beaucoup, sans doute.

— Non, répondit-il lentement. Je suis touché de votre confiance, mais...

Il hésitait, elle reprit :

— Vous pouvez questionner. Peut-être pensez-vous que pour sauvegarder en somme ma liberté d'aimer ou de pleurer, j'ai sacrifié mes devoirs de famille.

Il eut un geste qui acquiesçait.

— Je l'ai craint aussi; mais chaque fois qu'aux vacances je rentrais auprès des miens, je m'y sentais plus isolée que dans ma solitude. Deux de mes sœurs et l'un de mes frères sont mariés au Havre; nous ne nous comprenions plus. Cependant, au début de la maladie qui emporta mon père, je retournai pour plusieurs mois auprès de mes parents, abandonnant ma situation pour être toute à mes devoirs de fille. J'eus la douloureuse satisfaction de les accomplir jusqu'au bout. Mais après la mort de mon père, ma mère alla s'établir dans la maison qu'habite une de mes sœurs; elle s'occupe et jouit de ses petits-enfants. Je n'étais pas nécessaire à sa vie. Je rentrai à Paris où je repris mes travaux de secrétariat chez moi, allégés d'ailleurs du produit du petit héritage paternel. Je préfère, malgré les heurts et les privations qu'elle comporte, cette existence de liberté et d'efforts; j'aime vivre la vie telle que je la

comprends, j'aime pouvoir dire : « Ici, je suis chez moi. »

Elle souriait en prononçant ces mots, comme pour excuser par la douceur de l'intonation l'énergie qu'ils révélaient.

— Chez moi est un mot qui ne convient guère à une femme, fit Robert.

— Oh! vous aussi, vous auriez voulu me marier de force, si vous aviez été mon père ou mon frère! Non, c'est le premier article de notre déclaration des droits à nous autres femmes : « pas de mariage sans amour ».

— L'amour n'est pas si rare!

— Si, le vrai amour est la chose la plus rare et la plus belle de la vie. Je l'ai deviné; vous le savez peut-être!

— Mais vous n'avez pas connu l'amour; vous n'en avez connu que la promesse.

— Je le sais, dit-elle très bas.

— Et il est impossible...

Elle l'interrogea du regard.

— Que vous ne l'ayez pas rencontré de nouveau...

Claire se leva et vint à sa table à thé.

— Ne parlons pas de cela, voulez-vous, dit-elle nerveusement, ou je serais forcée de vous dire des choses qui vous feraient rougir pour vos frères les hommes !

Il lui jeta un regard qui signifiait qu'il comprenait et n'était pas surpris.

Droite dans un fourreau de drap brun échancré aux épaules sur une guimpe de tulle, blanc cernée d'un liseré de velours bleu, elle semblait absorbée par le soin de préparer le thé et n'aperçut point ce regard, sous lequel la mate pâleur de son visage se fût sans doute avivée.

Lorsqu'elle revint s'asseoir devant Robert, elle reprit d'un ton paisible :

— Je suis contente de vous avoir dit tout cela parce que vous m'avez accueillie avec une courtoisie assez rare et parce qu'il me semble que vous êtes monté ici presque en ami.

— N'en doutez pas : en ami un peu surpris encore, mais très sincère.

— Et maintenant, j'écoute vos critiques.

Il sortit un manuscrit de sa serviette et elle accepta les observations qu'il lui fit.

— Vous effarez un peu mon comité de direction, dit-il en riant, car je suis, vous le savez, aux ordres d'un comité qui me paie.

— C'est bien ! On sera docile, et elle posa sur son bureau les feuillets qu'il lui tendait.

Ils causèrent quelques instants encore en buvant le thé.

C'était la première fois que Dardennes se trouvait en tête à tête avec une femme seule, belle et libre, à laquelle il sentait ne pouvoir adresser une parole de galanterie. Peut-être Claire ne venait-elle de lui faire la confidence de son amour passé que pour mettre entre eux comme un cercueil auprès duquel on ne saurait échanger un regard d'amour? Il ne sut s'il devait être touché de la confiance qu'elle venait

de lui témoigner, ou s'il devait l'entendre comme un avertissement discret, mais péremptoire, de ne pas ressembler aux autres hommes dont les propos l'avaient froissée ou peut-être insultée. Cette dernière supposition le blessa. Il leva vers elle des yeux qui voulaient scruter ses pensées, et il rencontra son regard pur qui ne se détourna point.

— Est-ce que je parais un monstre? demanda-t-elle en riant.

— Un phénomène plutôt. Alors, bien vrai, cette vie que vous menez vous suffit?

— La croyez-vous étroite? Oh! certes, en un certain sens elle est loin d'être large, mais je l'aime à cause de toutes les préoccupations qui la peuplent aujourd'hui.

— Peuvent-elles jamais, pour une femme surtout, remplacer les affections et les devoirs de la famille, le bonheur d'aimer?

— Aimer? Il est tant de manières d'aimer! Nous qui n'avons pas d'enfants, nous aimons

tous les enfants qui ne sont point aimés; nous, qui n'avons pas de foyer, nous travaillons pour que les foyers des autres soient heureux. On peut n'avoir point d'amour et se sentir le cœur rempli d'amour.

— Oui, l'amour vague, humanitaire, pâle reflet du véritable amour, exclusif et despotique.

Sa voix s'était faite âpre et chaude. Claire la perçut comme un frôlement.

Involontairement, elle baissa les yeux et laissa sa main s'égarer sur les papiers dont sa table était couverte.

— Qu'est-ce que cette carte? demanda-t-il.

Elle la lui tendit après une hésitation.

Il lut :

« Réunion publique et contradictoire pour la réduction de la journée de travail des ouvrières, organisée par la Ligue d'Éducation et d'Action sociale sous la présidence de Maurice Lordin, député de Paris. »

Suivaient les noms des orateurs inscrits parmi lesquels se trouvait celui de Claire.

— Comment! vous parlez en public aussi?

Elle fit un signe affirmatif.

— On dirait que vous rougissez de ce talent?

— Pas du tout, seulement...

— Seulement?

Elle n'acheva pas et il devina qu'elle craignait la moquerie de son regard.

— J'irai vous entendre, dit-il.

— L'entrée est libre.

— Merci de l'amabilité de cette autorisation.

Ses yeux noirs riaient.

Elle se leva, impatientée.

— Une seconde tasse de thé? offrit-elle.

— Non, merci.

Et dans les dernières paroles qu'ils échangèrent, malgré l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, transparaissaient le reproche inexprimé de l'homme, et la volonté de la femme de ne pas renier l'existence qu'elle avait choisie.

Lorsqu'ils se donnèrent la main, le front de Claire se trouva à la hauteur des lèvres de Robert. Une fugitive hallucination lui apporta la vision de ce beau regard voilé sous les caresses.

« Comment aimerait-elle? » se demanda-t-il après l'avoir quittée.

Longtemps après qu'il fut parti, Claire demeura songeuse, incapable de se remettre au travail. Dans sa dure carrière de femme de lettres, doublée d'une propagandiste, elle avait rencontré si peu d'appui que la curiosité intelligente de Robert lui avait semblé un secours. Elle lui savait gré de ne pas lui dire brutalement qu'elle était belle, comme tant d'autres dont le désir l'avait salie. Elle ne doutait point qu'il ne fût bon. Sans se l'avouer toujours, elle se sentait lasse parfois de la lutte solitaire, lasse de l'opposition qu'il fallait vaincre à chaque pas sur la route dure qu'elle avait choisie. L'amour des autres, quoiqu'elle en eût dit,

n'emplissait pas, comme aux premiers jours de sa blessure, son cœur avide de toutes les tendresses !

« L'amour exclusif et despotique ! » ces mots de Robert la laissaient troublée. Vainement elle essaya de les bannir de sa mémoire ! Ils chantaient autour de ses pensées comme un refrain obsédant ; ils l'enveloppaient d'une attirance mystérieuse ; était-ce le bonheur qu'ils évoquaient?

III

Lorsque Robert entra dans la grande salle des Sociétés savantes, elle était déjà aux trois quarts pleine. Le public, composé d'étudiants, de femmes jeunes et vieilles, appartenait aux classes moyennes ou pauvres de la société; on y voyait peu de toilettes élégantes, mais cependant de grands chapeaux qui cachaient la tribune.

« Tant que les femmes se coifferont ainsi, elles ne seront pas, quoiqu'elles en disent, mûres pour la vie publique », pensa Robert,

obligé de changer de place pour ne pas voir son horizon borné à quelque calotte empanachée. Ses regards s'arrêtèrent sur sa voisine de gauche. Elle ne portait point de couvre-chef encombrant, mais un simple canotier de feutre qui laissait voir sous la nuque découverte les cheveux coupés ras. Une longue jaquette noire, ouverte sur un gilet blanc, où se nouait une cravate noire, lui donnait une allure équivoque d'homme-femme. N'était la jupe courte dont Robert apercevait les plis, il eut hésité sur le sexe à attribuer à cette créature, au regard dur, dont la laideur résidait moins dans les traits que dans l'expression mauvaise de la bouche. Les jambes croisées, elle lisait son journal en attendant que la réunion commençât.

Quelques femmes la saluèrent ; à toutes elle répondit d'un signe de tête dédaigneux. « Je préférerais qu'elle fût devant moi, pensa Dardennes ; mais non, celles-ci sont plus agréables

à regarder. » Celles-ci, c'était deux jeunes filles aux jolis cheveux ombragés de bergères fleuries des premières roses de la saison; elles causaient gaiement, et le nom de Claire Bertal, saisi au passage, attira l'attention de Robert. « C'est la meilleure et la plus jolie des féministes », disait avec feu l'une des jeunes filles; mais l'autre insinuait que Claire laissait trop volontiers de côté les revendications des droits des femmes pour ne parler que du rôle et des devoirs qu'elles ont à remplir dans la société; une discussion s'engagea au sujet de la meilleure méthode à suivre pour gagner l'opinion et conquérir les pouvoirs publics, « car nous voulons conquérir le pouvoir », répétait la plus jeune, tandis que ses yeux bleus, jolis sous les frisures blondes, pétillaient d'impatience. Robert s'amusait; il constata que le discours de Claire paraissait être la grande attraction de cette réunion, mais il ne sut démêler si ce fait lui était agréable ou pénible.

En inspectant la salle où restaient maintenant peu de sièges libres, il fut stupéfait d'apercevoir Vidal et sa femme dont la toilette toujours recherchée dans sa sobriété élégante contrastait avec celle des autres assistantes. De nouveau il ne put s'empêcher de comparer ces deux femmes. « Que peuvent-elles se dire quand elles sont ensemble, se demanda-t-il? Elles ne savent sans doute que se jalouser et se mépriser mutuellement; bien curieuse aussi cette amitié et cette admiration de Vidal pour Claire, si différente de ce qu'il adore par ailleurs. »

L'entrée des membres du bureau et des orateurs changea le cours de ses réflexions.

L'ancien ministre du Travail prit place au milieu de la longue table verte qui représentait la tribune. C'était un homme jeune encore dont le talent était indéniable et qui avait été animé d'idées intelligentes et généreuses. Il n'en avait pas moins passé au pouvoir sans

réaliser une seule des réformes préconisées par lui alors qu'il n'était que journaliste. Il avait gardé le regard intelligent, mais l'expression de mollesse répandue sur ses traits assez beaux, enlevait tout plaisir à les regarder. Alors qu'il était pauvre, il avait épousé par amour une femme dénuée comme lui de fortune; mais depuis, la chronique parisienne lui prêtait de nombreuses bonnes fortunes.

Claire était assise à sa droite, vêtue de la robe brune que Robert lui avait vue chez elle et coiffée d'une toque de même nuance. Auprès d'elle avait pris place le secrétaire du syndicat des tailleurs et couturières; de l'autre côté du président on voyait une femme âgée, présidente d'une société féministe et deux députés qui appartenaient respectivement à la droite et à l'extrême gauche de la Chambre, connus l'un et l'autre pour s'occuper des questions sociales.

Le président donna d'abord la parole au

député de la droite qui avait été l'un de ses adversaires politiques, et ce fut pour l'orateur réactionnaire l'occasion d'un admirable discours sur la nécessité de faire l'union entre tous les hommes de cœur pour remédier au mal social qui jette la femme à l'atelier, hors de la famille. Il demanda pour elle la réduction de la journée de travail à huit heures.

Lorsqu'il se fut rassit au milieu d'applaudissements chaleureux, car l'attention du public n'était pas encore lassée, Claire se leva. Elle était fort pâle et ses premiers mots furent prononcés d'une voix presque basse; mais, d'un grand effort de volonté, elle raffermit sa parole et entra dans le vif de son sujet. Elle commença par démontrer que si la femme doit gagner sa vie pour ne pas être à la merci du caprice d'un homme, elle n'en subit pas moins, à l'atelier, un véritable esclavage, souvent plus dur que le premier, et qui d'ailleurs ne la libère pas des servitudes du foyer. Elle prouva

que si la journée de dix heures est lourde pour l'ouvrier, elle est plus accablante encore pour l'ouvrière. Elle montra celle-ci tirant l'aiguille, ou assemblant des fleurs dans des ateliers surchauffés, rentrant chez elle à huit heures pour y trouver le repas du soir à préparer, passant maintes fois une partie de la nuit à coudre, et se levant, lasse le lendemain matin pour recommencer le même exténuant labeur. Elle cita des exemples de jeunes filles anémiées, usées à vingt-cinq ans par cette existence meurtrière, incapables de donner la vie à des êtres robustes. Si les huit heures sont désirables pour l'homme afin qu'il puisse connaître le loisir de la pensée, combien ne sont-elles pas plus nécessaires à la femme sur laquelle pèse toujours, en sus du fardeau de subvenir à ses besoins, celui des devoirs de la ménagère? Cependant, la conférencière savait qu'on ne pouvait demander encore, avec chances de l'obtenir, cette réduction de deux

heures, même pour l'ouvrière. La réunion présente n'avait qu'un objet plus modeste et plus précis, premier échelon d'une réforme plus complète : celui d'obtenir la suppression des dérogations à la journée de dix heures, c'est-à-dire la faculté accordée aux fabricants de la mode et de la couture de faire, soixante jours par an, travailler leur personnel douze heures. La loi avait aboli les veillées, mais elle n'avait pas supprimé les heures supplémentaires. En saison, le grand couturier est autorisé à faire entrer son personnel à huit heures à l'atelier et à le libérer à neuf heures du soir seulement. « A qui incombe la responsabilité de cet effrayant surmenage imposé à des jeunes filles et à des femmes, destinées à transmettre la vie ? A nous toutes, mesdames, continua la jeune femme dont les yeux lancèrent soudain des lueurs, à nous qui voulons avoir nos robes pour un jour inexorablement fixé, sans prendre la précaution de les com-

mander avec une avance suffisante; c'est nous qui, par nos exigences et notre imprévoyance surtout, obligeons le couturier ou la couturière à surmener son personnel. Mais nous le savons, hélas! il ne suffira pas, pour supprimer cet abus, de faire appel à vos consciences, à votre solidarité féminine! Telle femme qui apportera son obole à une œuvre de bienfaisance commandera impérieusement un chapeau pour le jour même, peut-être, où elle s'improvisera vendeuse à un comptoir de charité, sans s'inquiéter de savoir si la modiste veillera pour le faire. Ainsi, contre notre propre égoïsme, contre notre faiblesse, il nous faut réclamer l'appui de la loi. Lorsque celle-ci interdira le travail au delà de dix heures par jour, l'industriel sera bien obligé de repousser les commandes de la cliente impatiente, et celle-ci prendra l'habitude de se préoccuper plus tôt des nécessités de sa toilette. Plus tôt? Avant que les modèles ne soient sortis? Avant que

la mode ne soit fixée? Eh! mesdames, le grand malheur vraiment, si la mode devenait un peu moins tyrannique et capricieuse, si chacune de nous, au lieu de céder docilement à ses caprices, s'ingéniait, avec les conseils d'une habile couturière, à trouver le genre de robe ou de coiffure qui lui sied le mieux? Si vraiment la régularité plus grande du travail de l'ouvrière avait sur nos mœurs cette répercussion, me permettrez-vous de dire que je ne saurais la regretter. Mais cette heureuse réforme ne sera, sans doute pas nécessaire : une meilleure organisation du travail à l'atelier peut suffire pour obtenir l'abrogation des heures supplémentaires, tant que la journée de travail restera fixée à dix heures. »

Puis, changeant de ton, dans une péroraison qui n'était point faite de phrases vaines, mais qui était le fruit d'observations vivifiées par l'amour, Claire, dont la voix chaude et prenante remuait les cœurs, dit la nécessité

d'arracher l'ouvrière à son esclavage, au travail qui tue le corps et détruit les conditions de la moralité? « Il faut de l'air à cette victime, il faut que sa journée cesse d'être employée tout entière à gagner le morceau de pain qui prolongera seulement sa misère ; il lui faut, pour elle et pour les siens, un peu de repos et de loisirs! On dit généralement que le temps des Croisades est passé. Il n'en est point tout à fait ainsi. Mais aujourd'hui, il ne s'agit plus de partir pour une terre lointaine afin d'y délivrer un sépulcre! Il s'agit de descendre vers des captives qui vivent à côté de nos demeures, d'ouvrir la porte de la prison ou s'étiolent leurs corps et leurs âmes, et de les faire monter à l'air pur de la vie. »

Une ovation prolongée salua ces dernières paroles. Claire était visiblement émue, son teint mat s'était avivé de rose, et ses mains tremblaient sur le rebord de la table. Les applaudissements semblèrent la gêner et elle

recouvra son calme seulement lorsque l'orateur suivant, le député de gauche, eut pris à son tour la parole.

Il apportait à l'auditoire l'assurance qu'un projet de loi conçu dans le sens qu'avait indiqué mademoiselle Bertal, serait bientôt déposé au Parlement. Le secrétaire du syndicat de l'habillement dit ensuite quelques mots et il semblait que la réunion touchât à sa fin lorsque la voisine de Robert demanda la parole. Elle avait donné des signes d'impatience durant le discours de Claire, et il ne douta point qu'elle n'intervînt dans une intention hostile.

Elle se dirigea vers la tribune sans paraître remarquer l'étonnement provoqué dans l'auditoire par son allure étrange d'être sans sexe. Cependant, elle avait évidemment des amis parmi les assistants, car quelques applaudissements la saluèrent avant qu'elle eût ouvert la bouche.

Elle commença par dire qu'elle était pour la

suppression des dérogations; mais que, si sur ce point particulier elle se trouvait d'accord avec Claire Bertal, elle tenait à protester contre la tendance générale de son discours et de ses idées : « Point de protection spéciale pour les femmes, clama-t-elle, point de lois d'exceptions qui, toujours, deviennent des lois d'oppression. Est-ce au nom de la famille qu'on empêche la femme de travailler la nuit? Oui, soi-disant. En réalité, c'est pour diminuer sa valeur de travailleuse, pour faire d'elle un agent de production inférieur. »

« Très bien, très bien » crièrent quelques voix. Mais l'opposante ne se contenta pas de discuter les idées qui, dans le discours de Claire, pouvaient prêter à la controverse, elle se lança dans une diatribe contre l'intervention de l'homme. « Chaque fois qu'il agit en protecteur, il agit en tyran : l'homme veut avilir la femme, la tenir dans sa dépendance et sous son esclavage. C'est pourquoi nous dénonçons ici,

comme contraire aux intérêts féminins, comme une trahison de notre cause, dirai-je presque, l'attitude et l'action de mademoiselle Bertal. Mademoiselle Bertal croit représenter le féminisme, nous lui dénions, quant à nous, le droit de se dire féministe. »

Sur ces paroles où tremblait la haine, l'oratrice regagna sa place, accompagnée de quelques bravos, et le président se pencha vers Claire pour lui demander sans doute si elle voulait répondre. Elle fit signe que non. Un sourire un peu mélancolique, un peu dédaigneux peut-être errait sur son visage pensif et calme maintenant.

L'ordre du jour fut adopté et la séance levée.

Robert se dirigea vers la porte qui donne accès au petit salon attenant à la tribune, afin d'offrir à Claire ses félicitations. Elle était déjà entourée d'un groupe de femmes, mais dès qu'elle l'aperçut, elle vint à lui et lui tendit la main de ce même geste confiant qu'elle avait eu

chez elle et que Robert aimait. Une interrogation muette passa dans ses yeux qui s'éclairèrent d'une lueur de plaisir lorsqu'il lui eût dit son approbation.

— Merci, merci, murmura-t-elle à demi-voix.

— Ma chère amie, vous avez été vraiment très belle et très persuasive.

C'était Vidal qui prenait à son tour les mains de Claire et les serrait avec la familiarité d'un ancien ami.

— Admirable, répéta Rosemonde d'un ton froid qui amena sur les lèvres de Robert un sourire aussitôt réprimé. Mais, ma chère Claire, vous n'êtes donc pas toutes d'accord? continua-t-elle.

— Vous l'avez dit, répondit Claire, et elle ajouta en riant : je suis en train de me faire une réputation de réactionnaire; voilà qui va surprendre monsieur Dardennes!

— C'est trop fort! s'écria la petite blonde dont Robert avait admiré les yeux vifs; oser

dire que vous n'êtes pas féministe! qui donc l'est, alors? D'abord, nous toutes, les jeunes, nous sommes avec vous; nous voulons être des femmes complètes, avoir le temps d'aimer et de soigner nos maris et nos enfants!

— Nos maris, nos enfants! attends encore un peu, petite, intervint la femme âgée qui avait été assise à la gauche du président.

— Oh! pas si longtemps, peut-être! murmura Mariette.

Claire lui sourit :

— C'est une excellente petite amie, dit-elle à Robert. Elle a beau travailler presque toute la journée dans un bureau, elle a toujours le temps d'assister à nos réunions et de nous aider dans notre propagande!

— Merci, mademoiselle, au nom des ouvrières, dit une femme, mise simplement et dont la voix tremblait un peu.

Claire échangea avec elle une étreinte cordiale. Ce simple « merci » eût été sans doute le

mot qui l'aurait le plus touchée si elle n'avait entendu celui de Robert.

— Nous allons emmener Claire en auto. Viens-tu avec nous? demanda Vidal à son ami.

— Non, je préfère rentrer à pied, et après avoir échangé encore quelques paroles avec d'autres assistants, il s'éloigna.

Il aimait le Paris nocturne, alors que l'air, que ne souillent plus les respirations humaines, baigne la ville d'une atmosphère pure, alors que sur les chaussées presque désertes, le passant peut laisser librement chanter, au rythme de ses pas, les pensées écloses en son cerveau que ne harcèle plus le vacarme de la rue ; alors que sous la lumière bleue des arcs électriques, les vieux monuments dessinent sur le ciel des visions de rêves. Ce Paris apaisé et songeur, où, derrière les volets fermés, veillent les lampes des travailleurs, Robert le préférait et, ce soir-là surtout, il éprouvait le désir de marcher

solitaire sous le ciel limpide, le long des rues où résonnait son pas.

Lui qui aimait à voir clair en lui-même il s'en allait mécontent d'emporter de la réunion à laquelle il venait d'assister une impression confuse. Il avait été troublé et il avait été ému. Un moment, l'idée qui animait tous les écrits et tous les actes de Claire : celle que la femme a quelque chose à faire et quelque chose à dire dans la vie publique que l'homme n'y dit point et n'y fait point, lui avait paru juste. Il avait senti vibrer dans son accent, lorsqu'elle dénonçait l'écrasant labeur des femmes, une sympathie que l'homme le meilleur n'eût peut-être pu ni ressentir, ni exprimer. Et cependant, il avait éprouvé une indéfinissable sensation de malaise à la voir debout, seule, devant cet auditoire que subjuguait bientôt la valeur de son argumentation. Le souvenir de Rosemonde qui chantait, belle et tentatrice, devant une société choisie, l'était venu saisir, par contraste sans

doute. Il n'avait pas été choqué, alors, de l'ascendant qu'elle exerçait par sa voix mélodieuse et l'attrait tout sensuel de sa beauté. Claire était jolie, plus jolie peut-être, mais ce soir, tout le charme qui émanait d'elle semblait s'être réfugié dans ses yeux. Elle ne voulait pas séduire, elle voulait convaincre, et le pouvoir qu'elle convoitait était tout spirituel. Était-ce donc cela qui l'avait troublé dans l'habitude des émotions que lui faisaient éprouver les femmes? Dédaignait-elle le pouvoir qu'elle ne cherchait pas à exercer?

Et cependant, de cette absence de coquetterie résultait à n'en pas douter l'impression de pureté qu'elle laissait à ceux qui l'approchaient, et qui constituait peut-être son charme le plus pénétrant? Oui, elle était singulière, et le mystère de sa personnalité, il ne le déchiffrait pas encore!

Enfin, l'intervention de l'androgyne, comme il avait baptisé à part lui l'être étrange qui

avait combattu Claire, achevait de troubler son jugement. Il lui avait été pénible d'entendre sortir de cette bouche, non pas même des objections, mais des reproches et presque des insultes à l'égard d'une femme dont, par une contradiction étrange aussi, il aimait à protéger le talent et le courage. Il lui déplaisait qu'elle eût été publiquement attaquée, même par une autre femme. Malgré le calme de son attitude, malgré le succès qu'elle avait remporté, il lui semblait qu'elle se diminuait en se mêlant à la lutte.

Rosemonde, au contraire, ne risquait rien; son admirable organe eût-il éprouvé une défaillance que nul n'aurait eu l'inconvenance de l'apercevoir. Rosemonde ne s'exposait qu'à la louange; Claire affrontait la critique. Et, par une ironie singulière, la critique lui était venue d'une femme qui poursuivait le même but d'affranchissement.

Il se demanda alors si vraiment l'avènement

de la femme à la vie publique serait, pour la société, le bienfait que Claire en espérait, puisque la division était au camp des assiégeantes. Un mot prononcé in-petto lui revint. Oui, ce qu'il n'aimait pas chez Claire, c'était qu'elle fût entrée dans la lutte et qu'elle la goûtât. « La femme n'est pas faite pour la lutte, se répétait-il; elle est faite pour être protégée et choyée par l'homme, adorée et tenue en état de dépendance! » C'est ainsi qu'elle est heureuse, et Rosemonde avait choisi la meilleure part. Non, il ne croyait pas que Claire fût heureuse!

IV

Dans le cabinet de travail où les premiers rayons de mai mettaient leur reflet doré sur les reliures et sur les fleurs, Mariette était assise sur la chaise longue. Elle avait enlevé son chapeau et, son menton appuyé dans sa petite main, elle regardait devant elle avec des yeux sans larmes, pleins de chagrin.

Son autre main tenait celle de Claire dont le visage attristé se penchait vers celui de sa petite amie.

Mariette, après un silence, murmura entre ses dents :

— C'est lâche, les hommes!

Claire eut un léger haussement d'épaules :

— Il est malheureux lui aussi, ma pauvrette; il vous aimait et vous aime encore, sans doute.

— S'il m'aimait, ce n'est pas moi qu'il sacrifierait.

— Il se sacrifie aussi!

— Oh! tenez, ne le défendez pas! Vous croyez qu'elles sont intéressantes ces femmes auxquelles il nous sacrifie : des vaniteuses, des incapables qui n'ont pas su travailler comme vous et moi pour se tirer d'affaire! C'est injuste oui c'est injuste de m'abandonner pour satisfaire l'ambition de sa mère, pour que ses sœurs, qui n'ont jamais su faire autre chose que s'occuper de leurs chiffons, continuent à vivre sans effort. Elles veulent toutes les trois qu'il devienne un grand médecin, et qu'il épouse une femme riche. Eh bien! il deviendrait plus facilement un grand médecin avec moi! J'aurais travaillé pour l'aider les premiers temps; je n'aurais eu

aucun goût de luxe ou de dépenses inutiles, tandis qu'il va se tuer de travail à les traîner à sa suite toutes les trois, au lieu de faire des recherches et de la science. Je ne dis pas cela pour sa mère, vous comprenez; il a le devoir de la soutenir; mais si ses sœurs avaient un grain de vraie fierté, voudraient-elles peser ainsi sur son avenir? Oh! la famille!

Et elle éclata en sanglots.

— Pauvre, pauvre petite! et la main compatissante de Claire effleura les frisures blondes, le front brûlant encore de l'affront reçu.

Mariette saisit cette main, la pressa contre ses lèvres, puis, levée d'un brusque mouvement, elle continua avec une irritation grandissante :

— Et savez-vous la pensée qui m'affole? que c'est justement ma qualité de travailleuse qui les a incitées à le détourner de moi; et qui peut-être, pour lui-même, a déterminé mon abandon. Le travail, c'est encore presque le

déshonneur pour nous : une femme qui travaille, c'est à peine une femme; envers elle les engagements pris ne comptent pas. Comment d'autres femmes, appartenant à la meilleure bourgeoisie, accueilleraient-elles comme une sœur la jeune fille qui gagne son pain! Oui lui aussi, oh! je l'ai senti, il a eu peur. Il souriait à mes idées d'indépendance, il ne les aimait pas. Oui, il a eu peur, vous dis-je! Il n'a pas compris; pas compris que tout autant que les autres jeunes filles, plus que les autres, peut-être, j'aurais été heureuse de lui faire don de tout mon être, de ma tendresse entière et de toute mon intelligence. Celles qui, comme nous, ont une volonté, n'auront-elles pas plus de joie à la donner, à la soumettre, que celles qui n'en ont pas? Ah! tenez, les hommes ne sont pas seulement lâches, ils sont bêtes!

Et, dans un grand sanglot, elle s'effondra, cachant ses yeux meurtris au creux des genoux fraternels.

— Pauvre chérie, pauvre chérie, répétait Claire.

Oui, Mariette disait vrai; son joli roman d'amour avec Claude Lallier s'effondrait parce que la vie était dure, parce que Claude, non seulement était pauvre, mais avait assumé le poids d'autres existences qui eussent dû se suffire à elles-mêmes, parce qu'il avait trop d'orgueil pour accepter l'aide de sa fiancée, et qu'il redoutait aussi en elle la petite émancipée qu'elle était. Oui, toutes ces causes s'étaient dressées entre eux et leur amour. Claude n'était ni lâche, ni bête, comme Mariette le criait dans sa colère : il était prisonnier de circonstances cruelles et de préjugés oppressants.

Et sans doute il souffrait aussi, mais pas autant; pas autant que l'enfant qui maintenant pleurait doucement, puis se relevait enfin, embrassait Claire et lui disait : « J'aurai du courage. »

— Ah! le brave petit cœur de femme, si cruellement méconnu et torturé!

Claire maintenant attendait oppressée encore par la confidence reçue dans le salon de la *Revue Moderne*.

Quoiqu'elle eût acquis beaucoup d'empire sur elle-même, et sût dompter ses impressions, elle n'en ressentait pas moins leur ébranlement qui lentement descendait en son cœur pour le troubler. Certes, Mariette n'était pas la première qu'un amoureux eût volontairement quittée pour des raisons étrangères à l'amour, mais par une double injustice, elle souffrait à la fois de l'incapacité féminine et du recul de l'homme bourgeois devant la travailleuse intellectuelle. Le travail ne conduisait pas toujours la femme au mariage, à cette vie de famille à laquelle elle ne cesse d'aspirer; quelquefois il l'en éloignait. Claire savait cela, mais aujourd'hui elle souffrait de constater ce recul invo-

lontaire de l'homme devant la jeune fille indépendante, parce qu'il atteignait un être qu'elle aimait, une petite sœur d'élection. Claude Lallier, malgré sa jeunesse (il n'avait pas vingt-huit ans), appartenait ainsi que sa mère et ses sœurs au siècle passé, mais Mariette avait une âme du siècle à venir, et c'est de cela qu'elle souffrait. Elle payait la rançon des pionnières. Ah! Claire consentait à payer le prix du progrès de sa race, mais son cœur saignait de voir la même loi atteindre les autres, les plus jeunes...

Et parce qu'elle était triste en songeant à ces choses, elle voyait avec indifférence qu'arrivée en retard à la Revue elle attendrait de longs instants avant d'être reçue par Dardennes.

Comment l'accueillerait-il tout à l'heure? Son humeur était changeante. Parfois, il lui témoignait une bienveillance presque affectueuse; parfois, au contraire, son attitude se faisait hostile; il lui parlait alors d'une

manière cassante, autant du moins que sa courtoisie naturelle le lui permettait, et, chose étrange, ce n'était pas alors que ses yeux se posaient sur elle avec moins d'insistance, lui disaient moins clairement le goût qu'elle inspirait. Que devait-elle penser? Que devait-elle espérer ou craindre, elle aussi?

L'impossibilité où elle se trouvait de prévoir l'accueil de Robert, et si elle sortirait de leur entretien le cœur allégé et souriant à la vie, ou bien froissé, meurtri peut-être, lui rendait chaque fois presque pénible l'entrée de cette maison. Et cependant, elle y revenait (car Dardennes n'était plus monté chez elle), un peu plus souvent qu'il n'était nécessaire, attirée par un instinct puissant.

Enfin, ce fut son tour d'être appelée et d'entrer dans le cabinet du directeur.

Il était assis devant son bureau qui tenait le milieu d'une pièce assez grande, garnie de cartonniers et de rayons de livres.

A la vue de Claire, il se leva et lui indiqua le fauteuil de cuir rouge où tous ses visiteurs s'asseyaient devant lui, l'un après l'autre.

Le léger battement de cœur qu'éprouvait Claire lorsqu'elle passait le seuil de cette pièce lui coupait un moment la parole.

S'était-il douté de cette sensibilité physique? C'était lui qui toujours engageait l'entretien.

Aujourd'hui, cependant, il fixait sur elle des yeux noirs interrogateurs qui ne lui souriaient pas.

— Je vous apportais, dit-elle, quelques-unes de ces monographies sur les métiers féminins que vous m'avez demandées.

Il prit les feuillets et les parcourut un instant.

— Quelle sera la conclusion de votre enquête?

— Celle-ci, je crois : qu'avec les salaires presque toujours inférieurs que gagnent les femmes, elle ne peuvent aujourd'hui vivre de leur travail.

— Alors? Voilà qui va contre vos théories?

— Non, cela démontre seulement la défectuosité de l'organisation sociale et qu'il la faut changer!

Il éclata de rire et même il haussa légèrement les épaules.

— Changer l'organisation sociale! Il ne faut rien moins que cela pour que se réalisent vos idées!

— Mon Dieu! cela se voit de loin en loin.

— Oui, je vous entends! il y a de temps en temps des révolutions, qui ne changent rien d'ailleurs, mais celles que nous avons vues ne seraient que des jeux d'enfants auprès de celle que vous rêvez. On ne va pas contre la nature. Depuis que le monde est monde, la femme a été nourrie par l'homme et le sera. Ce n'est pas à Ève qu'il a été dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », c'est à Adam. Pour elle, le châtiment fut, et il dure encore, d'enfanter dans la douleur.

— Depuis ce temps, nous avons changé bien des choses.

— Mais pas celle-là, n'est-ce pas? Quoique, je le reconnais, le châtiment d'Ève, vous l'esquiviez de plus en plus.

Claire eut un geste de reproche, une rougeur légère colora son cou, mais elle répondit gaiement :

— Ève travaillait aussi, au Paradis même. Elle cueillait les fruits. C'est parfois une besogne assez rude. Demandez-le plutôt aux femmes qui ramassent les pommes dans les vergers normands; à celles qui cueillent les olives en Provence, ou bien encore aux vendangeuses. La femme a de tout temps travaillé... aux travaux les plus durs. L'homme ne s'indigne de ce fait que depuis qu'elle veut sa part des travaux plus nobles... et surtout mieux payés, qu'il s'était réservé.

— Et qu'il gardera, après tout, s'il le veut, car il est le plus fort.

— Le plus fort, oui! mais non pas peut-être le plus patient ni le plus adroit, deux qualités qui parfois remplacent la force.

Il rit.

— La méthode d'Ève n'a pas varié, je vois.

Puis changeant de ton :

— Toutes ces théories-là détruisent la famille.

— Ah! ça, non!

— Mais si! Il faut un foyer où une femme veille et accueille l'homme qui rentre du labeur quotidien, lequel n'est pas toujours amusant, croyez-le.

— Nous sommes d'accord; le rôle de la femme est de faire le foyer accueillant; mais vous lui permettrez bien d'en sortir à elle aussi, n'est-ce pas? Vous ne l'avez jamais empêchée d'aller au Bon Marché, ou d'aller prendre le thé avec ses amies? Eh bien! aujourd'hui, il y a des femmes qui préfèrent d'autres buts de sortie. Si la femme mariée n'a pas besoin de travailler au dehors, tant mieux!

qu'elle s'occupe alors d'œuvres sociales; le champ est vaste.

— Mon Dieu! mais vous êtes faites pour plaire et non pour travailler toujours, pour plaire et pour aimer!

Et ses yeux cette fois cherchaient ceux de Claire avec une insistance qui fit baisser ceux de la jeune fille.

— Oui, continua-t-il, profitant de son avantage; vous songez trop à être utiles, et pas assez à jouir. Soyez donc femmes, ayez vos faiblesses, et les hommes vous en aimeront mieux!

Pourquoi tout d'un coup Claire songea-t-elle à Rosemonde et à l'amour tout sensuel qu'elle inspirait à son mari?

Elle se leva. Cette conversation la gênait.

Ses grands yeux se levèrent vers Dardennes avec une expression de reproche.

Très doucement, elle dit :

— Nous ne refusons pas d'aimer, vous le

savez bien; mais sans doute, nous voudrions être aimées un peu... autrement.

— Autrement?

— Oui, autrement que pour nos faiblesses.

Il eut un regard moqueur. S'il attirait à lui cette taille souple, ne ploierait-elle pas entre ses bras? Cette bouche aux lignes si pures se déroberait-elle au baiser?

Il savait trop que ce n'était pas le lieu de tenter l'expérience, mais son désir passa dans ses prunelles noires et elle rougit en lui tendant la main, sur laquelle il s'inclina un peu confus.

Comme elle allait franchir la porte, il ajouta, revenant au sujet de leur entrevue :

— Je vais lire votre manuscrit et je vous enverrai une réponse prochainement.

Claire descendit à pied la rue où les jacinthes et les anémones embaumaient les petites voitures empanachées de lilas blancs. Les premières feuilles faisaient aux arbres, dans l'atmo-

sphère qui s'embrumait déjà, comme une transparente écharpe verte. C'était le printemps, le renouveau, l'appel de la vie...

Elle songea, le cœur serré, à Mariette qui pleurait solitaire, et soudain se sentit enveloppée de tristesse. Oui, elle le savait que toute son activité ne contentait pas sa soif d'aimer. Seule avec elle-même, elle s'avouait sa faiblesse. Pourquoi ne voulait-il pas comprendre qu'elle était femme, bien plus encore que celles qui n'ont jamais eu d'autre culte que celui de leur corps, d'autre rêve que d'attiser le désir de l'homme? Qu'il la désirât, elle l'avait lu dans ses yeux, non sans une secrète joie, mais il fallait qu'il l'aimât toute, dans sa nature avide à la fois d'activité et d'abandon, faite pour les tendresses profondes. Il fallait qu'il la devinât. Oh! s'il l'aimait, il comprendrait combien elle était femme et faible, en vérité. Ce jour viendrait-il?

V

Ils se revirent souvent encore avant la fin de l'été, avec des alternatives d'harmonie et de désaccord, comme si les tendances profondes de leur nature voulaient qu'ils se rejoignissent malgré l'opposition de leurs mentalités. Les moments qu'ils passèrent ensemble furent brefs, mais leurs pensées se quittèrent peu. Ils connurent chacun la hantise de la présence irréelle de l'autre. Cette présence, Claire la spiritualisait davantage : elle vivait avec son ami, elle lui ouvrait son cœur, elle lui con-

fiait ses pensées. Robert n'aurait pu offrir ainsi sa vie qui contenait des pages troubles, mais son désir évoquait l'image de Claire, son corps, dont il devinait les formes adorables sous la ligne révélatrice de la robe; une avide curiosité le prenait de savoir ce qu'elle serait dans la possession; une impérieuse envie de devenir le maître de sa beauté et de son cœur.

Il revit plusieurs fois Rosemonde, et sa grâce toute charnelle le laissa presque indifférent. Sans qu'il le sût très bien lui-même, son désir cherchait en Claire l'amante nouvelle, celle dont la conquête est difficile, car il ne suffit pas de troubler ses sens, il faut s'assujettir sa volonté.

Cette victoire le tentait et cependant, aux heures de réflexion, il lui arrivait de lutter contre sa passion naissante, car il n'était décidé ni à épouser Claire, ni à en faire sa maîtresse. Avec ses idées d'indépendance, elle était encore trop l'inconnue pour qu'il fût désireux de lui confier la tranquillité de son

bonheur, et il l'avait devinée trop pure pour ne pas considérer comme une injure de lui offrir de l'aimer sans lui donner son nom.

« Il y a deux sortes de gens, lui avait-elle dit une fois, ceux pour qui l'amour est une chose sans importance, et ceux pour lesquels il est l'affaire la plus grave de la vie. » Robert n'avait pas eu besoin de lui demander dans quelle catégorie elle se rangeait.

Ainsi, comme il n'était point disposé à se livrer à un sentiment qui eût entraîné la modification de toute sa vie, comme il redoutait, pour en avoir souffert, la puissance de cette maladie de l'âme et des sens qui s'appelle la passion, il essaya d'affaiblir celle qui commençait à l'envahir en satisfaisant son désir en des rencontres passagères. A l'écœurement qu'elles lui laissèrent, il comprit, non sans colère, l'empire que cette femme au regard si doux, aux idées choquantes, avait pris sur lui. Ni les filles, ni Rosemonde ne le distrayait d'elle.

Il se contraignit alors à être froid et distant, ce qui parut à Claire plus cruel que ses sarcasmes, et le reproche qu'il lut alors dans les yeux de velours brun le poursuivit comme un remords.

Claire cependant laissait toutes les forces de son être la porter vers lui. Les reculs, parfois agressifs de Robert, ses froideurs l'attristaient, mais son instinct, cet instinct par lequel la femme la plus intelligente et la plus raisonneuse, se laisse presque toujours guider, l'avertissait qu'il était celui qu'elle attendait, celui dont le cœur était assez noble et la bonté loyale assez forte pour contenter sa soif de tendresse, de dévouement et d'appui. Beaucoup plus jeune de cœur que Robert, elle percevait avec plus de clarté l'appel de l'amour, et quoi qu'il dût lui apporter, douleur ou joie, elle y répondait avec la spontanéité des êtres dont le passé n'est obscurci d'aucune défaillance. Moins défiante aussi, puisqu'elle connaissait moins la vie, elle se laissait prendre plus vite aux filets

de la grande illusion, de l'éternelle Maïa qui, depuis les premiers balbutiements du monde, n'a cessé d'enchanter le cœur humain.

L'été vint qui les sépara; sans s'écrire ils attendirent l'automne.

Claire devait se rendre à la fin de septembre à Lugano où se tiendrait un important Congrès International sur les questions du travail. Robert lui dit alors qu'il avait formé le projet d'un voyage en Italie à cette époque, et s'arrêterait probablement quelques jours, à l'occasion de cette même réunion, dans cette petite ville, si bien située pour la visite des lacs italiens.

Ils ne s'étaient point donné de rendez-vous certain, mais chacun attendit l'heure du revoir.

Claire arriva à Lugano à la fin du jour. La chambre qu'elle avait retenue, dans l'un des hôtels qui bordent le quai, prenait vue sur le lac. Au delà du rideau de platanes, elle apercevait le saphir profond de l'eau serti par les

montagnes déjà voilées de gris. Des lumières s'allumaient sur la rive opposée, que surplombent les hautes et longues ondulations du Generoso. A droite, les feux de Paradisio scintillaient déjà. Dans le ciel foncé des reflets d'or et d'émeraude achevaient de mourir.

Claire appuya sa joue contre la balustrade et longtemps demeura songeuse, étrangère à la foule qui circulait sous sa fenêtre, l'âme perdue dans cette douceur qui émanait des choses.

Lorsqu'un peu plus tard elle descendit au restaurant, les lustres, dont l'éclat se reflétait sur l'immaculée blancheur des nappes, blessèrent ses regards. Soudain, elle se sentit perdue dans cette grande salle où les dîneurs prenaient leur repas à de petites tables dont pas une seule n'était occupée par moins de deux convives. Elle eût voulu souper en hâte pour retourner dans l'ombre rêveuse, mais elle dut subir la discipline sévère du service suisse. Enfin elle put s'en aller sur le quai! Mais il

était maintenant encombré de promeneurs qui venaient, comme elle, jouir de la nuit parfumée. Elle passa devant le Kursaal où flamboyaient des lumières et, au milieu de cette foule, où les snobs et les mondaines la heurtaient, elle connut encore l'impression d'abandon ressentie tout à l'heure, dans la salle à manger ruisselante d'électricité. Cependant, elle n'avait qu'à revêtir une robe de soirée et à s'en aller au grand hôtel où les congressistes avaient été invités à se retrouver dès le premier soir. Mais elle rentra tristement dans sa chambre, et s'accouda à son balcon. Elle avait espéré rencontrer dans cette foule un regard qui n'avait pas croisé le sien, entendre une voix qu'elle n'avait point perçue. Inconsciemment, elle avait réservé cette première soirée à son ami, et elle se sentait envahie d'une tristesse profonde parce qu'il n'était pas venu.

VI

Sous les platanes aux troncs lisses, marbrés de taches blanches, Dardennes se promenait en attendant la sortie des congressistes. Tout à l'heure, il était entré quelques instants en sa qualité de publiciste, dans la grande salle du Congrès et, de loin, il avait aperçu la silhouette élancée de Claire parmi les redingotes et les vestons des délégués. Elle n'était cependant pas la seule femme de l'assemblée internationale qui réunissait l'élite des personnalités qui s'occupent des questions du travail; deux Anglaises

et une Suédoise siégeaient aussi, mais elle était la première Française qui prît part à cette réunion dont les membres aiment à s'entourer d'un décorum un peu suranné, et Robert n'avait pas été sans remarquer l'évidente sympathie avec laquelle ses collègues masculins lui faisaient place à leurs côtés.

Après qu'un nombre convenable de discours eurent été prononcés en allemand, en italien et en français, les membres du Congrès abandonnèrent la grande salle des séances plénières pour se réunir en commissions. La presse n'étant pas admise à ces entretiens privés, Robert était allé respirer l'air pur des bords du lac, et non sans impatience, il attendait Claire. Elle l'avait reconnu, car de loin elle lui avait adressé un sourire qui avait éclairé sa figure sérieuse, et, lui avait-il semblé, un peu triste.

Enfin midi sonna à l'horloge de la mairie et les congressistes sortirent par petits groupes. Chacun d'eux portait à la boutonnière une rosette

aux couleurs de l'Alliance Internationale pour la Législation du Travail. Robert reconnut son amie engagée dans une conversation animée avec deux ou trois jeunes hommes au type étranger. Elle était vêtue d'un tailleur bleu foncé ouvert sur une chemisette blanche. Un grand chapeau de paille ombrageait ses yeux; mais dans cette simplicité voulue, elle gardait son cachet d'élégance, cette allure de princesse déguisée qui faisait retourner sur son passage les hommes et les petits garçons. La rosette rouge et jaune semblait une fleurette piquée à son corsage. A son bras gauche, pendait le sac de cuir assorti à sa toilette qui ne la quittait jamais, et dans sa main droite, elle tenait serrée une large enveloppe jaune d'où sortaient des brochures et des papiers.

De la retrouver ainsi au milieu d'autres hommes, portant le même insigne, et évidemment occupée des mêmes questions, Dardennes éprouva un involontaire dépit.

Il s'avança vers elle cependant, mais il ne devina pas, dans la cordialité de sa poignée de main, qui lui sembla banale, combien hier soir elle avait été triste de son absence.

Elle n'était plus triste, d'ailleurs. Une question qui la passionnait (celle des Congés de Maternité) avait été discutée dans la commission dont elle faisait partie, et elle avait encore l'esprit et le cœur remplis des arguments et des moyens à employer pour arriver à une solution efficace.

Elle s'entretenait avec animation avec un jeune docteur que Dardennes reconnut tout de suite pour un Italien. Très vif, remuant, hyperbolique, celui-ci ne quittait pas son interlocutrice, soit qu'il fût emporté par l'intérêt du sujet, ou désireux d'accaparer l'attention de cette jolie femme. Celle que Claire lui prêtait déplut à Robert. « Comment peut-elle prendre plaisir à écouter ce bavard? » pensa-t-il avec mépris.

Mais elle trouvait évidemment un sens intéressant aux paroles de l'Italien, car arrivée à la porte de son hôtel, elle le pria de l'attendre un moment et revint lui apporter des papiers dont il la remercia chaleureusement.

Lorsqu'il eut pris congé, Claire se retourna vers Robert et lui sourit; mais, à son grand étonnement, elle l'entendit lui dire : « Vous devez être très lasse d'avoir examiné des sujets aussi arides. Je me ferais scrupule de vous retenir plus longtemps et de vous empêcher de déjeuner. Au revoir, mademoiselle. »

— Au revoir, répondit-elle, surprise. A ce soir, n'est-ce pas?

Il eut un geste qui signifiait qu'il ne savait point encore ce qu'il ferait le soir.

— Vous ne restez pas ici? Vous partez? articula-t-elle avec effort.

— Oh! ce congrès qui se passe en chambres closes n'est pas intéressant. Vous ferez un bel article où vous nous exposerez, je l'espère, dans

toute leur ampleur, les théories de monsieur... (il parut chercher un nom).

Elle vit ses yeux noirs devenir durs et un pli sarcastique tirer ses lèvres rasées.

Dardennes était jaloux! jaloux de l'Italien!

La joie de Claire fusa dans un rire clair.

— Vous êtes bien gaie, aujourd'hui, dit-il d'une voix maussade.

— Contente et gaie! oh! oui.

— Et vous allez vous enfermer encore cet après-midi dans une horrible petite salle? Vous n'avez pas honte, alors qu'il fait si beau dehors! Venez avec moi, plutôt, et je vous emmènerai au San Salvatore.

— Oh! non! c'est impossible! et mon travail?

Il haussa les épaules.

— Votre travail? Vous demanderez à vos amis de vous documenter.

— Oh! je suis plus consciencieuse que cela, vous le savez. Et puis d'ailleurs...

— Et puis?

— J'ai quelque chose à dire, moi aussi.

— Oh! alors, je n'insiste pas; du moment que vous avez quelque chose à dire.

Il appuyait sur les mots avec une emphase ironique.

— Comme vous êtes moqueur, dit-elle doucement. Mais à cinq heures, si vous voulez.

— A cinq heures, je ne suis pas libre, répondit-il sèchement. Au revoir encore, mademoiselle. Je ne veux pas retarder votre déjeuner plus longtemps.

Elle resta interdite tandis qu'il s'éloignait. Elle avait pensé qu'ils déjeuneraient ensemble. Pourquoi la quittait-il ainsi? Pourquoi était-il venu à Lugano, si ce congrès ne l'intéressait pas et s'il ne désirait pas la retrouver?

Il n'était pas jaloux du docteur seulement. Il l'était, plus encore peut-être, de sa pensée. Toute sa joie la quitta.

Lorsque quelques heures plus tard Robert passa à la poste restante pour y prendre son

courrier, il fut surpris d'y trouver un exprès où il reconnut l'écriture de Claire.

Mais lorsqu'il eut parcouru la petite feuille bleue, ses yeux avaient perdu leur dureté ; un sourire les éclairait.

Il avait lu :

« Comme je suis triste que mon refus vous ait déplu ! Ne me coûta-t-il pas ? Vous ignorez combien la soirée d'hier, où j'avais espéré vous revoir, m'a paru longue ; mais celle-ci me paraîtra plus longue encore puisqu'elle contiendra un souvenir pénible, le premier que vous m'ayez laissé. Je sortirai du Congrès à quatre heures. Peut-être serez-vous encore libre alors ?

« Je vous tends la main. La prendrez-vous ? »

Et elle avait signé simplement de ses initiales, comme si une pudeur l'empêchaient de mettre son nom tout entier au bas de ces lignes presque tendres.

Robert regarda sa montre. Elle marquait quatre heures précises. Alors il courut pres-

que à l'Hôtel de ville pour que Claire ne l'attendît pas.

Il la trouva debout, sous le porche. Son visage pâle, un peu anxieux, s'éclaira, comme celui de Robert tout à l'heure d'un sourire qui découvrit ses dents nacrées et la fit paraître toute jeune.

— Vous allez déposer cette horrible enveloppe jaune chez vous, dit-il du ton d'un homme qui sent qu'il sera obéi. Puis nous prendrons le thé, et je vous emmènerai faire une promenade en barque; la fin de l'après-midi sera délicieuse.

Elle fit selon son désir. Elle était heureuse. Depuis qu'elle avait, dans le trouble de son cœur, écrit la lettre qu'il avait trouvée, elle eût voulu pouvoir la reprendre. Comment la jugerait-il? Se souciait-il vraiment de ce sentiment profond qu'il lui inspirait? Il venait de lui répondre.

Gaiement, ils prirent le thé à la terrasse d'un

café. Il la taquina encore sur l'agrément qu'elle éprouvait à s'enfermer pour discuter de choses graves, alors que le soleil est si beau sur les montagnes; elle sentit qu'il était heureux que, pour lui complaire, elle eût sacrifié deux longues heures de séance.

— Avez-vous dit, au moins, ce que vous vouliez? interrogea-t-il de son air moqueur.

Elle fit signe que oui.

— Et le monde en ira-t-il mieux?

— Avec ce raisonnement là, on vivrait les bras croisés, répondit-elle.

— Oh! pourvu que les bras soient jolis!

Et son regard caressait ceux de Claire, nus et blancs sous la mousseline du corsage.

Elle rougit. Elle jouissait du pouvoir de sa beauté, mais n'aimait pas les compliments.

Ils se dirigèrent ensuite vers l'embarcadère et choisirent une barque longue et noire qui ressemblait à une gondole où il s'assit en face d'elle.

Sur l'eau bleue, ils glissèrent vers Castagnola. Ils longèrent les promontoires où l'or des citronniers se mêle au feuillage d'argent des oliviers, où les roses et les grappes hautaines des cactus blancs fleurissent les pelouses des villas.

Le soleil descendait derrière les hauteurs du Generoso et lorsqu'il eut disparu dans une auréole de pourpre, ils jouirent de la magie du couchant sur le ciel et sur l'eau. Ce fut pour la joie de leurs yeux que les nuages légers devinrent rouges comme du sang, puis roses et dorés sur un fond d'émeraude, et que la longue ligne des monts fut embrasée par un incendie qui lentement s'éteignit sous le souffle frais du soir.

Ils échangeaient très peu de paroles. Lui buvait sa beauté, plus parfaite que celle des eaux et des montagnes. Sur son costume bleu elle avait jeté une écharpe blanche qui rendait plus chaude et plus vivante la pâleur de son

visage, où le fruit rouge de la bouche semblait prêt à être cueilli. Elle laissait sa main droite fendre le sillage de l'eau, et souriait, contente, sous son regard.

Un moment, il prit aussi les rames et elle suivit avec plaisir les mouvements rythmés des bras robustes qui les entraînèrent plus vite.

Des mains longues et brunes, serrées sur l'aviron, ses yeux remontèrent en suivant la ligne du torse jusqu'à la tête où, sous les sourcils noirs, luisaient les prunelles de jais. Elles brillaient de tendresse et de gaieté malicieuse; puis soudain, une flamme y passa qui fit baisser les paupières de la jeune femme. Elle venait d'être bouleversée par ce désir qui éveillait le sien; une seconde, elle eut la vision de ces bras puissants et tendres autour de sa taille, de ces lèvres convoiteuses posées sur les siennes.

— Rentrons, dit-elle, il fait froid maintenant.

Et, frissonnante, elle serra son écharpe mais ne releva point les yeux.

Il devina son trouble et le pouvoir qu'il prenait sur elle ; et lorsqu'il lui tendit la main pour descendre de la barque, il la sentit chaude et vibrante sous l'enveloppante pression de ses doigts.

VII

Durant les deux jours qui suivirent, ils se retrouvèrent souvent et, d'un commun et tacite accord, reléguèrent loin de leurs causeries la question qui les divisait. Dans cette liberté de vie, au milieu de cette nature voluptueuse, ils se laissèrent dominer par l'attrait profond, irraisonné qui les entraînait l'un vers l'autre. La passion, dont l'absence n'avait pu affaiblir le germe, envahit leurs cœurs, et comme ils étaient des intellectuels, ils surent qu'ils s'aimaient.



Si Claire eût été moins belle, Robert fût parti; car son instinct d'honnête homme refusait d'admettre qu'elle devînt sa maîtresse et d'autre part, il redoutait en elle l'émancipée. Mais, depuis leur dernière rencontre, il la désirait violemment. Sa beauté ne devait pas se faner sans avoir connu l'ivresse de l'amour, et son corps délicieux pouvait apprendre la volupté du sien qui était beau aussi et qui savait jouir. Au fond de son cœur, une voix murmurait : « Elle n'est pas de celles dont on jouit et qu'on laisse : elle est de celles qu'on épouse. » Eh bien! il l'épouserait! Il la voulait maintenant.

Claire ne connaissait pas les hésitations de Robert. Elle aimait et ne séparait point son amour du don de sa personne; elle aimait parce qu'elle aimait, en vertu de cette attraction secrète et irrésistible qui porte deux êtres à s'unir, quels que soient les obstacles extérieurs ou intérieurs qui semblent devoir les

séparer. Elle ne doutait plus que Robert ne l'aimât comme elle l'aimait, profondément, loyalement et elle se confiait à sa loyauté et à sa tendresse. Sa nature noble avait pressenti, par delà les habitudes, par delà les idées mêmes qui les séparaient, la noblesse semblable de Robert et elle eût rougi de se prémunir contre une trahison de sa part. Que lui importait les préjugés! Elle les méprisait et elle plaçait au plus haut de son estime celui qu'elle aimait!

Aussi quand, à l'issue du Congrès, Robert lui proposa de visiter la région des lacs italiens qu'elle ne connaissait pas, accepta-t-elle soumise d'avance à l'inéluctable.

Au matin de leur départ, elle parfuma avec un soin plus attentif l'eau de sa toilette et les ondes souples de sa chevelure. Sur le linon immaculé de sa chemisette, elle épingla une rose, et vint à la rencontre de son ami, comme une fiancée, souriante, prête à obéir au désir de l'époux.

Le bateau qu'ils prirent les mena à Bellagio vers midi.

Ils déjeunèrent dans un des hôtels du bord du lac d'où la vue embrasse la fuite de l'eau vers le nord et la rive opposée, où parmi les fleurs et les orangers, s'élèvent les villas avec leurs loggias blanches enguirlandées de roses.

Cette halte sous la véranda de l'hôtel qui semblait baigner dans l'eau bleue leur fut exquise, et lorsque Robert, avec une hésitation dans la voix, proposa à Claire de s'arrêter là pour la journée et de repartir pour Côme le lendemain matin seulement, elle acquiesça comme si elle eût deviné que l'heure de l'amour venait d'apparaître au cadran de sa destinée. Elle vivait dans un rêve! Lorsqu'elle monta dans sa chambre pour se reposer après le repas, elle ne fut ni surprise ni choquée de voir qu'elle était proche de celle de Robert. Il en serait d'elle ce qu'il voudrait, et dans cette

intime assurance que tout serait bien puisqu'elle lui abandonnait sa volonté, elle trouvait une douceur si profonde qu'elle en était comme recueillie. Aussi à la voir si calme et si dénuée de coquetterie, Robert se demanda un moment si elle voulait rester sa camarade, ou si elle attendait les baisers dont il brûlait de meurtrir la pulpe fraîche de sa bouche.

Ils traversèrent le lac en barque et ils visitèrent d'abord la célèbre villa Carlotta. Lorsqu'ils sortirent des jardins et des salles, ils n'emportaient qu'un souvenir; celui de Psyché et d'Éros enlacés. Devant le marbre, un même désir les avait fait pâlir et avait suspendu leur souffle. Au retour, leurs nerfs étaient tendus et vibrants, et lorsque Robert posa sur les épaules de sa compagne son écharpe de neige, le contact fugitif de ses doigts contre la chair de l'épaule les fit frissonner l'un et l'autre. Claire, dont le beau visage demeurait penché vers l'eau, sentit le regard de son ami descendre le long

de son corps comme une lente caresse. Une rougeur colora ses joues pâles et d'un geste de pudeur instinctive, elle serra autour de son buste la gaze qui moula ses bras plus beaux que ceux du marbre.

Rentrés à Bellagio, ils secouèrent quelques instants le trouble qui les obsédait en se promenant par la petite ville aux ruelles étroites et montantes, peuplées d'enfants en guenilles, beaux comme de petits dieux. Ils musèrent aux portes des boutiques où, à côté des meubles incrustés de nacre, pendent des oripeaux éclatants, où les peignes et les éventails d'écaille sont offerts aux étrangers à des prix tentateurs. Si la faconde des commerçants les fit sourire, elle ne put les distraire longtemps de l'enchantement où ils vivaient.

Le repas du soir les ramena à l'hôtel sur la terrasse, où les lampes électriques en forme de fleurs éclairaient les petites tables blanches. Mais d'autres convives s'y trouvaient, en nom-

bre plus grand qu'au repas du midi, dont le voisinage les gêna, et ils montèrent au balcon sur lequel ouvraient leurs chambres.

Claire vint s'accouder à la balustrade, tout près de Robert.

Pour la première fois, il l'enveloppa de ses bras; alors elle leva vers lui des yeux de tendresse profonde et rencontra son regard noir, qui, dans l'ombre propice, brillait d'un désir intense; elle entendit une voix basse qui murmurait :

— Claire, que voulez-vous? vous m'affolez.

Elle ne répondit rien et ses yeux se fermèrent sous un baiser.

Elle poussa un soupir profond et il sentit trembler et frémir son corps contre le sien.

— Claire, je vous aime! Je ne pourrai pas dormir à côté de vous! Chassez-moi ou laissez-moi vous garder dans mes bras pour la vie entière, ma bien-aimée.

Très bas, si bas qu'il l'entendit à peine, elle répondit :

— Tout ce que vous voudrez.

Alors, dans la chambre emplie de l'ombre et des parfums du soir, ils pénétrèrent enlacés.

VIII

Il était deux heures de l'après-midi, mais les ramures des cèdres et des pins qui croissent sur le promontoire de la villa Serbelloni arrêtaient les rayons du soleil et la bise du lac rendait l'ombre fraîche et douce.

Au pied d'un mélèze, Claire était étendue et sa tête reposait sur les genoux de Robert. Dans sa main gauche, il tenait celle de la jeune femme et ses yeux suivaient avec amour la ligne souple de la jupe jusqu'aux petits pieds chaussés de fins souliers qui la dépassaient. Ce corps, d'une

beauté si rare, était à lui et il avait été le premier à en jouir. Une reconnaissance émue gonflait son cœur d'amant. Il avait tenu d'autres femmes entre ses bras, dont plusieurs étaient belles aussi, et à toutes il avait fait partager l'ivresse qu'il avait éprouvée; celle-ci avait souffert pour son plaisir et l'amour seul avait vaincu sa pudeur.

— Claire, ma chérie, dit-il doucement, il faut que nous arrêtions maintenant ce que nous allons faire. J'ai pensé à l'avenir ce matin, tandis que vous reposiez, et voici ce que je vous propose. Nous allons partir pour Paris. Je vous accompagnerai jusqu'à Bâle et de là vous rentrerez seule; puis je vous rejoindrai quelques jours plus tard. J'annoncerai ma décision à mes sœurs et nous nous marierons à la fin d'octobre. Je ne pense pas que notre installation demande de plus longs préparatifs, et je ne veux pas vous voir atteinte par la malignité des étrangers.

Elle se souleva un peu, sourit et répondit :

— Vous avez bien réfléchi, Robert? Telle est vraiment votre volonté?

— Claire, auriez-vous douté de moi?

— Douté de vous! de vous qui avez tout mon amour et toute ma confiance! pourquoi me sentirais-je inquiète ou pressée de vous attacher à moi par des liens extérieurs? Je n'ai pas d'assurance à prendre contre vous.

— J'ai bien compris votre confiance, mon aimée; elle m'inonde d'un bonheur inconnu, mais avez-vous jamais pensé que j'en puisse abuser?

— Robert, dit-elle d'une voix profonde où passait l'élan de son cœur, vous ne m'avez pas séduite, je me suis donnée!

— Et je vous en remercierai toute ma vie, toute ma vie, répéta-t-il gravement.

Elle se jeta contre son cœur et leurs lèvres se joignirent.

Mais elle se dégagea de l'étreinte.

— Voyez-vous, Robert, il faut que je vous dise cela : je vous aime tant! Le souhait le plus ardent de mon cœur est de vous rendre heureux. Alors, je me demande ceci : peut-être seriez-vous plus heureux si les choses restaient comme elles sont. Vous habiteriez tout près de moi. Vous viendriez chez moi quand il vous plairait. Toujours vous me trouveriez; toujours je serais vôtre et aucune obligation ne pèserait sur vous que vous ne vous seriez point donnée. Je ne vous tiendrais que de vous-même. Notre amour serait comme un de ces lieux enchantés, cachés aux regards, où personne ne pénètre et où la félicité la plus pure habite. Est-il réalisable? Je ne sais. Mais j'ai voulu vous dire que je crois assez en vous, que je vous aime assez pour n'avoir pas besoin qu'interviennent entre nous les lois et les serments prononcés devant des tiers.

Tandis qu'elle parlait, elle put voir les yeux de Robert s'illuminer d'un rayon de joie et de

jeunesse qui transfigurait sa physionomie sévère souvent et dure quelquefois.

Il appuya contre sa poitrine la tête jolie et se mit à rire.

— Je serai donc sage pour deux, ma chère petite! Non que je ne sois pas touché, et plus que je ne saurais dire, de votre confiance, mais il m'appartient de veiller sur vous désormais, et je souffrirais trop des jugements stupides et méchants que vous auriez à supporter. Non, les vieux usages ont du bon, croyez-le. Il faut m'accepter pour votre mari, et, ajouta-t-il tendrement, vous êtes la première femme à qui j'adresse cette demande.

Elle se serra contre lui :

— Vous ne regretterez rien, Robert?

— Rien, répondit-il gravement. Puis soudain : mais vous, on dirait... dois-je penser que vous avez peur de la vie avec moi?

— Peur de la vie avec vous? Et vous vous dites perspicace, mon ami! Je ne puis craindre

qu'une chose, et je ne la crains pas : que votre amour ne finisse; le mien ne mourra jamais. Ce que j'en disais, c'était pour vous, mais la décision vous appartient.

Une joie profonde l'envahit d'être aimé avec tant de ferveur, et religieusement il répondit :

— Claire, je veux que vous soyez heureuse, toujours!

Longtemps encore ils demeurèrent sous les arbres dont le vent balançait les hautes ramures. Le soir arriva ; les parfums montèrent de la terre rafraîchie, et l'amour monta dans leurs cœurs gonflés d'une joie si parfaite que les paroles ne la pouvaient dire, que les baisers ne la savaient épuiser, que les regards seuls exprimaient, et ils les détournaient alors, car l'âme plus pudique que les corps ne peut supporter d'être nue devant une autre âme.

DEUXIÈME PARTIE

I

Seule, dans la chambre aux tentures bleues dont un grand lit de palissandre occupe un large espace, Claire termine sa toilette de l'après-midi. Elle a revêtu une robe d'intérieur mauve dont les plis souples dissimulent l'alourdissement de sa taille. Ses traits un peu tirés, de larges cernes d'ombres sous les paupières suffiraient à révéler que l'heure approche où elle paiera, dans les affres de l'enfantement, la rançon des voluptés. Mais une lumière heureuse

éclaire ses prunelles d'agate; elle n'a point cherché à se dérober à la loi et sa maternité future s'auréole de gloire. Sous la robe flottante, son corps déformé a gardé une grâce alanguie, comme imprégnée d'amour.

Elle a maintenant vérifié l'ordre de la chambre et tandis que ses mains vaquent à de menus soins, sa pensée remonte vers l'année écoulée. Elle y a vécu son rêve de femme. Passionnément elle a aimé. Dans cette chambre, baignée d'une atmosphère bleue, elle s'est réveillée au matin avec le goût des baisers sur les lèvres. La joie des sens et l'exaltation des sentiments se sont confondus pour faire de leur amour la fête divine où les êtres séparés et éphémères se croient unis pour toujours, et, dans un éblouissement éperdu, croient saisir l'infini. Fut-elle seule à se laisser prendre ainsi à l'immense illusion des sens? Comment le saurait-elle? Entre les bras de son mari, elle n'a plus été qu'une amoureuse, un être nouveau, étrange-

ment sensible et vibrant, tout au pouvoir de l'autre.

Oui, elle a vécu d'amour! Elle en vit encore aujourd'hui qu'aux longues étreintes ont succédé les nuits de tendresse chaste, où son mari cependant n'a point cessé de reposer à côté d'elle.

Ce n'est pas qu'il n'ait dans la pièce voisine gardé son lit d'étudiant; mais s'ils ont ainsi conservé la possibilité de s'isoler l'un de l'autre, ils n'en ont guère usé et la chambre de Robert lui a servi surtout de cabinet de toilette.

Une troisième chambre, attend l'enfant.

Claire vient d'y pénétrer. Sur le berceau vide elle a posé une couverture de laine neigeuse terminée la veille. Dans l'armoire de bois clair, la layette est déjà rangée, et la petite table à toilette, en forme de panier, offre ses porcelaines roses près de la fenêtre voilée de tulle blanc. Tout est prêt.

Demain, peut-être, l'hôte attendu sera là. Un frisson secoue la jeune femme à la pensée

du jour d'épouvante. Mais elle se détourne de cette vision. Elle ira vers la souffrance inévitable avec sa bravoure coutumière, heureuse de donner la vie. Plus que le danger et la douleur, elle appréhenderait, peut-être, les premiers mois de la maternité, les soins incessants que réclame l'être le plus incapable des races vivantes de s'aider lui-même. Prête à risquer son existence, elle l'est moins à donner son temps, minute après minute, aux besoins matériels de la petite larve humaine qui va naître d'elle. Plus tard quand, dans les yeux innocents, s'allumera l'intelligence, elle sera la mère qui veille sur la flamme et l'alimente avec soin; demain elle aura le souci que l'hygiène soit, par d'autres mains que les siennes souvent, dispensée à celui qui ne sera encore qu'un organisme aux fonctions animales. Cependant, elle compte le nourrir elle-même, afin d'accomplir dans sa plénitude son devoir maternel.

Claire a quitté la petite chambre, traversé le vestibule où la lumière est douce sur les nattes claires qui recouvrent le parquet, et elle est entrée dans la pièce qu'elle préfère. Les livres y sont rangés le long des murs au-dessus des gravures et des tableaux, et près de la table de travail, rayonne la blancheur d'un marbre; les sièges sont bas, confortables, tels que, dans le corps délivré des entraves de la fatigue, l'esprit libéré puisse créer.

En ce lieu de repos et de travail, ils ont échangé, peut-être, leurs plus douces tendresses; là, parfois, l'invisible et muette caresse de la pensée qui veille a passé sur leurs fronts étonnés. Sur ce tapis d'Orient où les teintes se mêlent dans une douceur d'automne, souvent elle s'est allongée devant le foyer, sa tête posée sur les genoux de son mari, sa joue tiède appuyée contre sa main.

Elle s'assied maintenant auprès de la table où Robert travailla ce matin car, d'un accord

tacite, elle a conservé pour son travail personnel les heures de l'après-midi que son mari passe à la Revue, et jette un coup d'œil sur son propre bureau, où l'ordre des papiers et du sous-main atteste sa longue paresse. Qu'elle a peu travaillé, cette année! Robert ayant exigé qu'elle abandonnât ses fonctions de secrétaire elle n'a conservé comme travail régulier qu'une chronique hebdomadaire qu'elle donne à un journal d'avant-garde sur le mouvement féministe. Pour la *Revue Moderne*, elle a écrit deux ou trois articles, et c'est tout.

Durant les premières semaines de leur vie commune, elle avait, il est vrai, été absorbée par certains détails de leur installation, insignifiants en apparence mais d'où dépendent le confort et l'attrait d'une demeure. Elle n'aurait pu souffrir que les rouages du ménage criassent ou que quelque chose manquât aux besoins de son mari. Aussi avait-elle étudié ses goûts afin que ses repas lui offrissent toujours les

mets qu'il préférait. Certes, pour la femme intelligente et méthodique qu'elle était, ces choses restaient simples; encore fallait-il leur accorder l'attention suffisante pour les maintenir justement à leur place, dans l'ombre où elles doivent, non pas encombrer la vie, mais la rendre facile.

Cependant lorsque, délivrée du souci d'assurer le bien-être matériel du foyer (ce fardeau que la femme ne peut jamais déposer), la pensée de Claire s'en allait vers les objets préférés, elle ne s'arrêtait plus comme jadis sur les problèmes sociaux, elle ne continuait pas l'article inachevé, elle ne rêvait pas au livre futur; non, elle demeurait prisonnière du sentiment vainqueur qui l'avait asservie. La vie intime de son cœur, comme une vigne trop flexible s'enroulait à la vie autour de celui qu'elle aimait. Présent, elle lui appartenait; absent, elle ne cessait d'être à lui.

L'obscur travail de la gestation était venu

parfaire l'œuvre de la passion pour concentrer les forces de l'épouse sur les vies liées à la sienne. L'enfant, qui se nourrissait de son sang, vint absorber aussi ses énergies nerveuses et si, soumise à ce maître inconscient, elle désira moins les caresses de l'époux, sa volonté ne lui resta pas moins assujettie.

Tandis que, parfois, elle se reprochait son manque d'assiduité au travail intellectuel, Robert, secrètement, s'était réjoui de la trouver sienne plus qu'il n'avait osé l'espérer, de voir qu'elle ne lui appartenait pas seulement dans son corps ni dans son cœur frémissant, mais jusque dans sa pensée. Maître incontesté il l'était de cette Claire dont l'indépendance l'avait naguère effrayé, et l'orgueil se mêlait à sa reconnaissance amoureuse. Mais il avait déjà trop usé du plaisir pour apporter dans l'amour l'exaltation de sentiments que Claire éprouvait. S'il l'aimait pour cette fraîcheur d'impressions qui la gardait si jeune, s'il était

épris de sa beauté dont il savourait les perfections, elle lui demeurait un peu étrangère par sa pureté même qui, seule, lui permettait de se donner si complètement. Elle ignorait trop qu'on pût séparer le plaisir de l'amour et, parfois, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle prenait au sérieux des choses qui ne méritent point tant d'honneur, et que la vivacité des sensations n'a rien à voir avec l'infini des sentiments.

Cependant, d'une tendresse profonde il aimait celle qui lui apportait avec le plaisir des voluptés exquises le rayonnement de sa grâce. Il lui savait gré de lui avoir fait ce foyer où il revenait d'un pas joyeux, où il travaillait avec une intelligence délivrée des soucis mesquins. Car il travaillait, et même, au contact quotidien de cette nature enthousiaste, il avait senti refleurir en lui un peu de cette croyance au bien, de cette espérance au progrès qui s'étaient fanées à l'air cru des réalités.

Claire aperçut cette reviviscence et s'en réjouit. En elle subsistait la volonté de ne pas s'assujettir l'homme qu'elle aimait, de le vouloir plus fort et plus actif dans le combat de la vie, non pas dans la lutte âpre et convoiteuse pour la réputation ou la fortune, mais dans la lutte pour le progrès dont elle n'avait point encore mesuré la lenteur, ni compté les hécatombes.

Ce fut un peu grâce à son influence que la *Revue Moderne* s'engagea dans un mouvement pour l'affranchissement des peuples opprimés que conduisaient alors quelques hommes dont la notoriété européenne égalait la valeur morale : des Alsaciens, des Polonais, des Finlandais, des Perses même se levaient pour affirmer leur droit à la vie en face des nations qui les oppressent, dans leurs mœurs et dans leur langue. La Revue, en publiant des articles documentés sur l'asservissement brutal auquel sont soumis, en plein vingtième siècle, des peuples qui ont une histoire et une civilisation

propres, devint en quelque sorte l'organe de ce mouvement. Si elle offensa quelques intérêts, elle conquit aussi, dans l'estime d'un public d'élite, une place plus haute. Le nom de son directeur grandit. Claire le sut et jouit profondément de cet accroissement d'influence et de la force qu'y puisa son mari.

Le dernier numéro de la Revue contenait justement un article de Robert, dont le titre indique assez la tendance : *Plus haut que la paix*. Par une accumulation de faits précis, l'auteur y montrait comment la résistance à l'oppression s'organise actuellement chez des peuples qui, s'ils ne peuvent recouvrer leur indépendance territoriale, entendent du moins conserver leur individualité nationale. Claire avait aimé ces pages que Robert lui avait montrées avant de les livrer à l'impression.

— Si cet article est bon, lui avait-il dit, il est ton ouvrage, autant que le mien.

Elle se souvenait de cette soirée avec émo-

tion. Oui, la pièce où elle venait d'entrer était peuplée de souvenirs heureux. Mais comme elle promenait ses regards sur les choses muettes qu'elle aimait, ainsi que des témoins silencieux, un sourire de malice vint remplacer soudain l'expression attendrie de sa bouche. Ne venait-elle pas de se rappeler une idée qui, à cette heure, lui paraissait folle et lui était venue le jour où elle avait assisté chez elle à l'enlèvement de ses meubles? Restée seule quelques instants, dans la chambre que les déménageurs venaient de dévaster, un apeurement l'avait saisie. Elle allait quitter la demeure qui était sienne, pour s'en aller vers une autre qu'elle ne connaissait pas. Le rêve qu'elle avait à peine entrevu sous les cèdres de la villa Serbelloni venait de se préciser : sa vie se continuant aux mêmes lieux, embellie seulement de la présence quotidienne de celui qu'elle aimait. Qu'allait entraîner pour chacun d'eux le changement d'existence qui allait

s'accomplir? Leur amour garderait-il sa fraîcheur et sa poésie dans la cohabitation forcée, au sein du ménage? Pourquoi s'en aller? Pourquoi ne pas demeurer là et passer ensemble seulement les heures de choix, les heures d'amour dont le jour suivant reste parfumé? Mais il était trop tard! Les pas du dernier homme descendaient l'escalier. Elle n'avait plus une demeure à elle; elle allait pénétrer dans celle d'un autre. Un instant, appuyée au marbre de la cheminée, elle demeura songeuse, puis elle s'en fut vers le foyer nouveau. Lorsqu'elle en passa le seuil, d'une caresse fervente elle noua ses bras autour du cou de Robert et murmura : « De toute mon âme, je veux qu'ici vous soyez heureux! »

Et voici qu'aujourd'hui elle riait de ses craintes passées, parce que le bonheur était demeuré entre eux!

On sonna à la porte d'entrée. Ce n'était pas l'heure de Robert. Ce ne fut pas lui qui entra,

en effet, mais la domestique qui apportait une carte. Claire lut un nom d'assonance étrangère :

KAMARAKOWSKY.

Un instant plus tard, elle se trouvait en présence d'un homme encore jeune, très grand, au type slave, qui s'inclinait devant elle comme si un ressort eût soudain déclanché sa colonne vertébrale.

— Je suis sans doute très indiscret, madame, de me présenter devant vous, dit-il avec un zézaiement léger dans l'accent; j'espérais trouver ici monsieur Dardennes, que je viens de manquer à la Revue.

— Aujourd'hui, mon mari est à l'imprimerie; mais si vous avez un message à lui faire parvenir, je m'en chargerai volontiers, monsieur.

— Voici la chose, madame. Je traverse Paris et le quitte ce soir pour me rendre à Bruxelles où je vais préparer la première

conférence de l'Association pour le Droit des Nationalités. Elle aura lieu dans quinze jours exactement. Cette première réunion est très importante pour notre œuvre, et nous espérons qu'elle aura un grand retentissement. Nous avions vivement espéré que monsieur Dardennes y prendrait part.

— Je crois, en effet, que telle est bien l'intention de mon mari. Il m'avait parlé de votre conférence qui l'intéresse extrêmement et je suis certaine qu'il comptait s'y rendre; mais peut-être ne la croit-il pas si proche?

— En cela, madame, j'aurai le regret de vous détromper. Il y a presque un mois que monsieur Dardennes nous a informés qu'il ne serait pas libre de nous rejoindre, pour une raison que nous ignorons, et je venais de la part du bureau international, dont je suis le secrétaire, tenter auprès de lui une dernière démarche pour le prier de revenir sur sa décision. Monsieur Dardennes nous a promis

d'envoyer un rédacteur de la Revue pour le remplacer, mais nous pensons qu'il ne saurait être remplacé, que sa haute compétence manquera à notre congrès s'il n'y peut y assister lui-même.

Claire réfléchissait. Elle connaissait l'intérêt de son mari pour la Ligue naissante. Son nom s'attachait à ce mouvement qui allait s'étendre au delà de l'Europe même. Soudain, elle comprit maintenant la cause de son refus et pourquoi il le lui avait laissé ignorer. Sa tendresse d'époux était venue s'interposer entre ses devoirs d'homme public. Il avait craint de la laisser seule pour les heures de souffrance qui l'attendaient.

— Combien de temps durera votre conférence, monsieur? interrogea-t-elle.

— Trois jours, madame, du dix-sept au dix-neuf de ce mois.

— Je ferai part à mon mari de votre visite, dit-elle en se levant; j'espère qu'il pourra se

libérer de l'obligation à laquelle il sacrifiait certainement une grande satisfaction personnelle.

Le Polonais se confondit en remerciements.

Claire demeura songeuse. Était-il juste que son mari fût arrêté dans son activité utile par les charges qui pesaient sur elle? La naissance de l'enfant devait-elle apporter un obstacle à son devoir professionnel? plus encore, au service qu'il pouvait rendre à une cause profondément humaine? La conscience de Claire répondait non... et pourtant, qu'il serait dur de passer sans lui, peut-être, les heures atroces, dur d'être privée de son assistance dans le travail de donner la vie!

La vie! mais elle n'était pas dans leur amour seul; elle était partout, autour d'eux, dans la fermentation des idées, dans la gestation du monde! Son mari appartenait à la vie avant de lui appartenir à elle. Claire savait cela; elle croyait le savoir, du moins. Elle se jura de ne

pas pleurer ce soir lorsque, assise sur le fauteuil bas, auprès de la cheminée devant laquelle il fumerait sa cigarette, elle attirerait sa main contre sa joue et lui dirait de partir. Même, avec des mots câlins, elle saurait lui promettre de l'attendre; elle lui répéterait que Bruxelles est tout près de Paris. Il l'écouterait; il partirait; il l'aimerait mieux après. Oui, c'était là ce qu'elle devait dire, ce qu'elle dirait...

Mais pourquoi, pour la première fois depuis qu'elle est entrée dans cette maison, serre-t-elle dans sa main un petit mouchoir humide?

II

Dans le lit, sur lequel est jeté le grand couvre-pied bleu pâle, Claire gît immobile. L'enroulement de ses tresses brunes sépare son blanc visage de l'oreiller qui n'est guère plus blanc. Ses mains fuselées reposent inertes sur le drap. Seul son regard vit, telle une lueur douce de cierge au fond d'une chapelle.

Non loin du lit, le berceau, dans un nuage blanc.

Une femme en blouse vaque à de menus soins dans la chambre tiède. Elle marche sans bruit;

ses gestes sont autoritaires et doux. Par instants, une plainte légère semble venir des voiles du berceau. Les rideaux sont tirés, une clarté bleue enveloppe le repos de la mère. Dans son corps anéanti, la pensée veille. Est-elle même autre chose que pensée? Il lui semble qu'elle n'appartient plus à ce corps, prostré là comme une dépouille, dont l'esprit pourrait, d'un imperceptible effort, s'arracher pour jamais.

Soudain, un sourire passe dans le regard de velours sans que les lèvres aient remué. Claire a perçu un cliquetis lointain de clef; un bruit de porte doucement refermée, un pas étouffé sur le tapis. Et maintenant voici sur son front un baiser, la caresse des mains chaudes sur ses mains froides. Et dans les yeux de son mari, elle lit sa tendresse profonde.

Un instant seulement il est apparu, puis la garde est intervenue : elle est si faible, la nouvelle accouchée! les paroles la fatiguent, toute émotion lui est défendue. Claire n'a pas

protesté. Sa conscience flotte dans une atmosphère heureuse.

Combien d'heures ou de minutes demeure-t-elle ainsi? Elle ne saurait le dire. Le berceau est muet, la garde s'est à demi assoupie sur la chaise longue. C'est la nuit. Claire a fermé les yeux. Mais voici qu'elle perçoit une présence dans la chambre; Robert, qui veillait dans la pièce voisine, est entré, car il la croit endormie et, cette fois-ci avec des précautions infinies, il s'approche du berceau : doucement il en écarte les voiles, puis, un long moment il demeure penché sur l'être nouveau qui vient de lui. Voici qu'il se redresse, il croise ses bras sur sa poitrine, et il contemple son fils. Son fils! Un soupir profond sort de son cœur gonflé! Claire ne peut voir le visage de Robert; elle ne sait pas si son oreille a perçu le soupir orgueilleux, mais elle sent soudain la joie immense, débordante, de son mari, qui vient vers elle comme une vague et la submerge.

Oh! cette joie, cette fierté d'être père qu'il contient à grand'peine, Claire la sent mieux que si elle était là, debout auprès de lui. L'étrange extase que d'être ainsi hors d'elle-même, vivante en ces deux êtres qui sont elle!

Et lorsque Robert a refermé la porte sans bruit, sans avoir connu qu'elle était éveillée, l'indicible joie demeure infinie au cœur de Claire, la joie qu'elle a donnée...

III

C'était la première fois que les Dardennes recevaient depuis les relevailles de Claire. La réunion était peu nombreuse : Rosemonde et Vidal, Claude Lallier, l'ex-fiancé de Mariette, resté le médecin de Claire, Henriette Carteron, la sœur de Robert et son mari étaient seuls leurs hôtes.

Le dîner terminé on venait de passer au salon. Claire se sentait un peu nerveuse, comme si de la rencontre de sa belle-sœur et de Rosemonde se fût dégagé un fluide

8

hostile. Que ces deux femmes se ressemblaient peu, cependant! Henriette, un tantinet vulgaire dans une toilette qui dénotait une grande dévotion à la mode et sanglait des hanches qui eussent aspiré à un peu plus d'aise; préoccupée des mille riens de la vie quotidienne, mère idolâtre d'une seule fille, épouse parfois exigeante d'un mari occupé à convertir des matières oléagineuses en obligations durables; Rosemonde, belle à ravir dans un fourreau gris perle d'où émergeait, comme la corolle du calice, le corsage de satin orange revoilé d'une dentelle si fine qu'on l'eût dite tissée avec des fils de la vierge. Elle s'était montrée fort aimable avec Henriette, comme si elle eût deviné qu'elle aussi nourrissait contre Claire une muette inimitié. Son instinct ne la trompait pas. Henriette détestait, en sa belle-sœur, la femme différente. Elle souffrait que les choses dont sa vie était faite (soins du ménage, soucis de toilette), fussent pour Claire des

intérêts secondaires. Aussi eût-elle éprouvé quelque satisfaction si la maison de son frère eût été inconfortable et mal tenue, si la cuisine y eût été mauvaise ; et de constater que Claire sans effort apparent, s'affirmait excellente maîtresse de maison, il lui avait poussé une jalousie secrète. Que celle-ci fût une intellectuelle, une féministe, passe encore ! Mais pourquoi n'était-elle ni désordre ni laide? Henriette n'aurait pu lui reprocher de rendre heureux le frère qu'elle admirait, mais elle demeurait choquée de la voir causer en égale avec celui dont, tout enfant, elle avait révéré l'intelligence et le savoir. A ses perfections, Claire joignait aujourd'hui la grâce d'être mère, et ne paraissait point, jusqu'ici, fautive à remplir ses devoirs nouveaux. Elle allaitait son enfant, elle le pesait et le soignait elle-même. Cependant, sur les revenus modestes du ménage, elle avait prélevé les gages d'une femme de journée qui venait promener et garder le bébé l'après-midi, et

Henriette, qui eût admis la bonne, blâmait cet arrangement comme contraire aux usages.

L'antipathie de Rosemonde provenait de motifs différents. Habituée à voir sa beauté exciter les désirs des hommes, elle demeurait blessée que Claire eût réussi dans une conquête où, jadis, elle avait échoué. Ce n'est pas qu'elle eût alors éprouvé pour Robert autre chose qu'un goût passager. Tromper le mari qu'elle n'aimait pas, mais à qui elle était redevable de sa situation mondaine, avec l'ami qu'il tenait pour loyal, lui eût été une raison secrète de mépriser un peu plus l'homme dont elle avait asservi les sens. Dardennes s'était dérobé. A cette offense, il ajoutait aujourd'hui celle d'aimer une femme dont son éducation et ses tendances auraient dû l'éloigner. A quel affolement avait-il donc cédé? Ce désir d'une autre brûlait encore Rosemonde comme un soufflet. Aussi ce soir venait-elle de constater, non sans plaisir, que la beauté de Claire

semblait un peu atteinte par l'épreuve de la maternité. L'ovale du visage avait gardé sa courbe délicate, mais les yeux restaient cerclés d'ombre, la taille n'avait pas repris sa souplesse première, et Rosemonde imaginait l'adorable forme des seins altérée par les lèvres de l'enfant. Robert, il est vrai, paraissait un époux attentif et tendre, mais Rosemonde, en sa courte philosophie, n'admettait la constance masculine que chez un seul homme : le sien.

Et Claire, dont la sensibilité demeurait aiguisée, sentait frissonner autour d'elle, ce soir-là, le vol muet des pensées ennemies. Pour échapper au malaise qui l'envahissait, elle se rapprocha de Lallier. Ellé ne pouvait s'empêcher de lui garder de l'affection, malgré sa conduite envers Mariette, et le désir vague de rester entre eux, comme un lien possible, avait contribué à sa décision de ne pas rompre avec lui.

Elle vint s'asseoir à ses côtés sur le divan, un peu à l'écart du groupe que formaient

les autres convives et s'informa de ses travaux.

Claude eut un sourire dont l'amertume se perdit dans l'épaisseur de sa barbe.

— Mes travaux? répéta-t-il avec ironie! Oh! ils sont nombreux, n'en doutez pas. Je pars à neuf heures le matin; je rentre à une heure. De deux à quatre, je fais ma consultation. Ensuite je sors encore pour aller voir de nouveau des fluxions de poitrine, des grippes, des...

— Un tas de maladies peu intéressantes!

— Justement.

— Alors, plus de laboratoire, plus de recherches scientifiques?

— Voyons, ne parlez pas de ça.

Il se tenait penché, les mains allongées entre ses genoux. Il fit craquer les jointures des doigts et répéta tristement :

— Ne parlez pas de ça.

— Si, je veux en parler.

— Pourquoi? Pour me faire souffrir? Vous n'êtes pas méchante, cependant.

— Non, je ne vous veux que du bien; mais vous n'avez pas le droit de vous laisser prendre ainsi tout entier dans l'engrenage de la vie pratique : il faut travailler pour vous.

— Le travail pour soi : du luxe, chère madame. J'ai trois bouches à nourrir.

— Non.

— Comment, non? Vous avez de ces négations hardies...

— Travaillez pour nourrir votre mère, soit. C'est votre devoir. Mais que vos sœurs travaillent pour elles-mêmes!

Il haussa les épaules, puis à voix basse, il reprit :

— Vous voudriez que je les jette dans la lutte pour l'existence? Pauvres petites! Elles y seraient vite broyées. De femmes qui savent se tirer d'affaires seules, il n'y en a pas encore beaucoup, sachez-le. Et puis, d'ailleurs c'est à

l'homme de nourrir la femme; tant pis pour lui si le fardeau qui lui incombe est plus lourd qu'il n'avait prévu. Nous ne faisons pas notre vie, nous la subissons.

Claire s'étonna. Elle avait lutté si fort pour ne pas subir! Comment cet homme se résignait-il à prononcer ce mot sans révolte?

— Oui, nous la subissons, reprit-il comme si la colère l'eût envahi devant le silence de Claire. Les circonstances dominent sur nos volontés. L'un voulait être artiste, il est commerçant; celui-ci voulait faire de la science, il fait de la clientèle. La loi du pain est la plus forte. Tant mieux pour vous si vous l'ignorez.

— Il ne faut pas renoncer, répondit-elle doucement. Vous ferez comme Robert, vous marierez vos sœurs, et...

— Et quand je les aurai mariées, si ce jour vient jamais, car les hommes sont lâches aujourd'hui et n'épousent plus guère les filles sans dot, je serai si bien fait à la vie que je

mène, si maté, si abruti, que je me trouverai incapable de reprendre les études dont le détachement me coûta plus que vous ne sauriez imaginer. J'ai fait le sacrifice que je devais faire; il est accompli, n'en parlons plus.

Claire comprit qu'il parlait d'un autre sacrifice; elle le regarda avec compassion. Une ancienne conception du rôle de la femme l'avait conduit à sacrifier non seulement sa plus noble raison de vivre, mais encore la femme qu'il aimait, à ce qu'il avait cru son devoir. N'aurait-il pas agi plus sagement en faisant entendre à ses sœurs où se trouvait le leur? Il avait préféré immoler son bonheur. Cette détermination ne partait point d'un cœur lâche. Claire plaignit Claude, mais ne l'approuva pas. Et soudain, elle eut conscience qu'au fond d'elle-même et, bien qu'atténuées par les circonstances faciles de son existence actuelle, les idées qui avaient animé sa vie solitaire étaient

encore actives en elle, prêtes à sortir au moindre appel du demi-sommeil où le bonheur les avait plongées.

Un peu gênée par les confidences qu'elle venait de recevoir, craintive d'avoir blessé un cœur qui, si facilement avait découvert sa blessure, Claire se tourna vers ses hôtes, groupés à l'autre bout de la pièce, autour de Robert.

Celui-ci avait cessé de causer avec Vidal et s'approchait du piano en même temps que Rosemonde. Sur la demande qu'il lui avait faite de chanter, elle l'avait prié de chercher un morceau qu'il aimât. Et tandis qu'il feuilletait les cahiers de musique, elle se pencha vers lui avec un sourire aguicheur qui découvrit ses petites dents nacrées dans l'écrin rouge de la bouche. Claire surprit ce sourire. Une lueur un peu moqueuse passa dans ses beaux yeux, car Robert ne semblait ni plus ni moins empressé que la courtoisie ne commandait.

Lorsqu'un peu plus tard, Claude Lallier se retrouva dans la rue embrumée, il prit d'abord, machinalement, le chemin de sa demeure. Il allait lentement car son cœur était lourd de regrets. Autour de lui flottait la vision d'un retour comme celui-ci, où, au lieu de marcher seul vers un foyer où ne veillait pas une femme qu'il eût choisie, il aurait senti sur son bras le poids léger d'un autre bras; des doigts fins se seraient glissés jusqu'à sa main qui eût emprisonné leur caresse. A côté de lui elle cheminerait, la petite fille aux cheveux blonds, rebelles sous l'écharpe de gaze, et dans le doux visage, des yeux bleus brilleraient contents, sous son regard! La sensation trop vive du bonheur qui eût pu être le mordit. D'un geste violent, il la chassa. A quoi bon regretter ce qui ne pouvait être, ce qui ne devait pas être. Aujourd'hui, il fallait oublier! Il eut honte d'avoir laissé crever sa peine sous le regard de Claire. Le mal était donc toujours vivace! « Bah! murmura-

t-il, c'est la fin de l'abcès. » Et il hâta le pas.

Mais il n'aurait pu dormir, dormir ni travailler... Et puis, il était homme, pétri de chair comme les autres. Il le savait qu'il fallait éteindre le désir de la petite fiancée indépendante et fière, si douce et si tendre contre son cœur!

Alors brusquement, au lieu de continuer son chemin, il se dirigea vers Montmartre.

IV

— Claire, c'est nous! Vous nous reconnaissez?

Et Mariette parut dans l'encadrement de la porte, suivie d'une femme un peu âgée, d'aspect fatigué et simplement vêtue.

— J'ai bien envie de vous renvoyer, petite persifleuse!

— Peut-être auriez-vous raison! Nous venons, madame, troubler votre quiétude.

— Ma quiétude ne s'alarme pas de vos menaces.

— Tant mieux! Vous apercevrez d'ailleurs que pour appuyer mes efforts, j'ai amené avec moi, mon amie, notre amie...

— Vous n'allez pas me présenter mademoiselle Carrière, j'imagine. J'ai eu le plaisir de la connaître avant vous. Elle est la première femme-juge de France. J'étais là le jour de son élection au Conseil des prud'hommes.

— Et je n'ai point oublié votre présence à ce moment, ni au soir de ma première réunion. Vous vous appeliez alors Claire Bertal, mais je pense que le cœur n'a pas changé!

— Je ne le pense pas davantage.

— Claire, nous avons rencontré mon filleul dans l'escalier.

— Et qu'a-t-il dit à sa marraine?

— Il lui a montré, dans le plus joli sourire, la pointe blanche de sa première dent.

— Qu'il a poussée sans pleurer.

— C'est un amour d'enfant! Il a vos yeux et a déjà l'air intelligent.

— Vous êtes plus folle de lui que sa propre mère, je crois.

Mariette rit. A personne elle n'eût avoué qu'elle avait un peu envie de pleurer chaque fois qu'elle rencontrait Mario et s'amusait avec lui.

— Si nous entamons le dénombrement des vertus de votre filleul, mademoiselle Mariette, nous partirons sans avoir dit à Claire Bertal, pardon à madame Dardennes, le but de notre visite.

— Puisqu'il est autre que celui de me donner le plaisir de vous voir, dites-le-moi tout de suite, chère mademoiselle Carrière, je vous écoute.

Et Claire attentive se pencha vers l'ouvrière.

Celle-ci alors expliqua que les secrétaires des associations féministes et des syndicats d'ouvrières devaient se réunir afin d'organiser une campagne de presse et de meetings en faveur d'une loi, analogue à la loi anglaise,

qui accorderait à toutes les travailleuses, moyennant un versement minime, un congé de maternité payé. Elle savait que cette question avait autrefois préoccupé Claire Bertal. On espérait donc qu'elle se joindrait aux femmes qui voulaient attirer l'attention publique sur une réforme, appelée à compléter la nouvelle loi d'assistance aux mères, et mademoiselle Carrière avait reçu mandat de convoquer Claire aux réunions du comité d'organisation et de lui demander son concours pour les réunions publiques qui se tiendraient sous peu.

Claire acquiesçait. Il lui semblait entendre au fond de son cœur comme un vague reproche. Il avait fallu qu'on vînt la trouver pour que le souci du bien-être des mères travailleuses qui, hier encore, la préoccupait, reprît sa place dans son attention. N'était-ce pas elle qui aurait dû aller trouver les autres femmes pour solliciter leur appui? elle qui venait de subir les

épreuves maternelles dans le repos et la sécurité.

Ses mains saisirent celles d'Eugénie Carrière : « De tout mon cœur je suis avec vous! Vous pouvez compter sur moi. Je suis, vous le savez, au courant de la question et des difficultés budgétaires qu'elle soulève, mais qui ne sont rien devant le profit social qui résulterait d'une telle mesure de protection. J'assisterai à vos comités, je parlerai dans vos réunions. Vous avez raison, il faut organiser un mouvement à Paris et dans toute la France pour que la loi s'étende à toutes les femmes. Nous vous soutiendrons dans la Revue. Mon mari sera avec nous. Il connaît beaucoup de journalistes et il nous aidera. »

— Vous me rendez heureuse! Je craignais un peu que vous n'eussiez oublié vos idées d'autrefois. Il me semblait que sans votre concours, il était inutile de rien tenter. Vous savez émouvoir, et les gens sérieux vous écou

tent aussi. Votre retour nous portera bonheur.

— Quelle idée singulière de me croire changée !

— Vous n'étiez qu'endormie, enchantée, peut-être, murmura Mariette de sa jolie voix un peu moqueuse.

Elle-même avait changé depuis le jour où elle pleurait aux genoux de son amie son amour perdu. Ses joues s'étaient amincies et ses yeux bleus semblaient plus foncés. Étaient-ce les larmes versées qui leur donnaient aujourd'hui un éclat plus profond? La petite Mariette n'était plus une élève. Elle était devenue une personne; comme Claire jadis elle oubliait son grand chagrin en s'absorbant dans la souffrance des autres.

— Ce sera si bon, Claire, de vous avoir parmi nous.

— Oui, murmura Claire plus bas. Ne croyez pas que j'oubliais cependant. Ma vie la plus heureuse est ici, dans cette demeure, mais

j'appartiens encore à la vie qui s'agite au delà du foyer. J'adore mon fils; les enfants des autres me sont chers aussi, et plus qu'autrefois je me sens solidaire de toutes les mères.

Elles causèrent encore quelques instants, heureuses de sentir les liens invisibles de la sympathie se nouer autour de leurs cœurs.

Lorsqu'elle fut seule, Claire s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Elle soupira profondément. Oui, la vie était immense Plus d'une année entière elle avait été absorbée par l'amour et les travaux du foyer. Demain, elle allait rentrer dans l'autre vie, celle qui est impersonnelle, où le cœur s'élargit au contact des autres cœurs. Elle n'aimerait pas moins son mari et son enfant, mais elle venait de l'éprouver, elle ne pouvait pas n'aimer qu'eux. Hier, elle avait chéri les idées avec son cœur privé d'affections personnelles, puis elle avait savouré l'enivrante douceur d'appartenir à un être adoré et de le retrouver

dans l'enfant né de leur amour; demain, elle connaîtrait les deux bonheurs : celui des tendresses prochaines, et celui de l'action qui entraîne les existences chétives dans le grand courant de la vie en travail. Sa joie serait parfaite. Sa poitrine se gonfla et des larmes montèrent à ses yeux.

V

Au coin de la rue, Robert Dardennes avisa une grande affiche rouge qui rayonnait au soleil d'un jour de printemps égaré en février. On y lisait l'annonce d'une réunion publique organisée par la Fédération des Syndicats de la Seine et la Fédération Nationale des Femmes françaises en faveur de la protection de la Maternité Ouvrière. Robert connaissait déjà ce texte que Claire avait composé. Il l'avait jugé bon, mais il n'avait pas deviné alors quelle impression désagréable il éprouverait à voir le

nom de sa femme se détacher en lettres majuscules sur les murs de la rue. C'était bien son propre nom, Claire Bertal, qui sollicitait les regards ; le sien, celui qu'il lui avait donné, ne venait qu'en second, joint à l'autre par un trait d'union. Autrefois, si les femmes ajoutaient leur nom à celui de leurs maris, elles avaient la modestie de le mettre à la suite ; aujourd'hui la mode était changée : c'était le nom du mari qui suivait.

« Allons, murmura Robert, me voilà installé dans mon rôle », et il reprit son chemin, un sourire ironique aux lèvres.

En entrant chez lui, il aperçut que la porte qui séparait sa chambre de celle de Claire était close. Sans doute, elle travaillait à sa conférence. Habitué à travailler lui-même, il n'ouvrit pas la porte fermée et passa dans le salon désert. Sur son bureau des renoncules pourpres mettaient leur note joyeuse, une main qu'il aimait avait renouvelé l'eau fraîche où

trempaient leurs tiges et mis un peu d'ordre intelligent dans ses papiers. Oui, rien ne lui manquait. Tout à l'heure, sans doute, Claire interromprait son travail pour venir prendre avec lui une tasse de thé qu'elle ferait elle-même. Oui, elle viendrait, mais lorsque Robert avait franchi le seuil de leur demeure, elle n'avait pas entendu son pas; ou, si elle l'avait entendu, elle avait éprouvé peut-être, un mouvement d'impatience, une crainte qu'il la dérangeât, comme il avait fait la veille où, pour la première fois, tandis qu'il ouvrait la porte de leur chambre, elle lui avait dit : « Laisse-moi, je t'en prie, tu me déranges. » Un peu surpris, il lui avait pris un baiser rapide, et elle avait répété : « Laisse-moi maintenant. »

Alors, aujourd'hui, il la laissait; et dans sa déférence à ce désir, faite de la compréhension des nécessités du travail intellectuel, se mêlait un sentiment de tendresse froissée. Certes, il n'articulait contre sa femme aucun grief; elle

l'aimait, elle veillait à ses besoins comme hier; rien ne souffrait dans sa demeure; elle n'était pas une mère moins attentive ni une ménagère moins soigneuse. Il n'aurait pas songé non plus à lui reprocher les absences qu'elle faisait pour se rendre au comité d'organisation. Son despotisme n'exigeait pas la présence continuelle de sa femme au foyer. Qu'elle s'absentât pour aller à un comité, ou pour aller voir une amie, ou faire une course, peu lui importait. Mais il n'avait pas prévu cela, qu'elle serait dans sa maison à la fois présente et absente, qu'il n'oserait entrer chez elle de peur de la troubler dans ses pensées par un importun baiser!

Il prit un journal, essaya de lire, puis le jeta avec humeur : une affiche rouge venait de s'interposer entre les caractères, et sa vue. Soudain, il eut la vision nette de Claire debout à la tribune, devant une salle bondée de curieux. Ces regards qui se poseraient sur elle, qui détailleraient sa beauté, ces cœurs qui se

prendraient au charme de sa personne, plus encore qu'à l'éloquence de ses arguments, lui furent odieux. Il avait souffert déjà de la voir dans un rôle semblable, alors qu'il ne l'aimait pas encore. Que serait-ce demain? Ah! s'il eût exprimé ces sentiments à Claire avant cette heure, peut-être les aurait-elle compris; elle eût, en tout cas, hésité à les froisser; mais aujourd'hui il était trop tard pour qu'elle modifiât la décision prise avec son assentiment. Il n'avait pas voulu lui faire de la peine, contrarier son désir, quand elle lui avait dit la visite de Mariette et laissé voir sa joie, mais la piqûre légère, comme faite avec une aiguille, ressentie à l'idée qu'elle souhaitait autre chose que son amour et celui de l'enfant, s'était enfoncée en son cœur, profondément.

La pendule sonna la demie de cinq heures. C'était la première fois que Claire laissait passer l'heure du thé. Il sourit : fallait-il qu'elle fût absorbée!

Soudain, il entendit son pas dans l'antichambre et sa voix qui donnait un ordre à la domestique. Il attendit, le cœur allégé, une moquerie affectueuse aux lèvres; puis ce fut un bruit de porte refermée et le silence. Étonné, il se leva, vint ouvrir et se trouva en face de la bonne.

— Comment, monsieur est là! s'écria cette femme. Madame ne le savait pas, bien sûr. Elle m'a dit de prévenir monsieur, quand il arriverait, qu'elle avait été porter un article au (elle nomma un journal à grand tirage) et ne rentrerait pas avant sept heures.

— C'est bien, fit Robert sèchement. Où est Bébé? ajouta-t-il.

— Bébé est encore à la promenade, monsieur. Il prendra son biberon à six heures, en rentrant. Oh! monsieur peut être tranquille, la petite bouteille est prête; je n'ai qu'à la faire tiédir. Monsieur sait bien que Bébé est devenu trop gros mangeur pour que madame,

qui n'est pas bien forte, le nourrisse à tous ses repas.

Robert acquiesça d'un mot. Il était blessé que cette fille, au service de Claire avant leur mariage, eût deviné sa déception, son blâme inavoué.

— Monsieur veut-il que je lui fasse le thé? continua-t-elle.

— Inutile, merci Marie. Puisque madame est sortie, je vais aller me promener aussi, je rentrerai pour le dîner.

La tiédeur du printemps descendait d'un ciel bleu, lavé par l'ondée, où fuyaient lentement des nuages roses. En bas, c'était la trépidation des autobus, les appels des tramways, les coups de fouet des charretiers, l'affairement des piétons qui se bousculaient avec indifférence. Au milieu de ce tohu-bohu, un petit enfant endormi dans les bras de sa bonne rentrait chez lui. Robert s'arrêta un instant devant son fils, frais et rose, inconscient : une jolie plante

soignée à merveille et qui prospérait. Il songea pourtant que sa mère, autrefois, blâmait les jeunes femmes qui confient leur enfant à des mains étrangères. Claire se contentait de veiller de près à ce que ces mains fussent soigneuses. Robert avait trouvé bon que la préoccupation constante de l'enfant ne vînt pas troubler la douceur de leurs réunions. Il poussait à part. « On s'occupera de son esprit quand il en aura un, » avait une fois répondu Claire à un reproche mal déguisé de sa belle-sœur. Robert avait jugé que sa femme avait raison, heureux de sentir qu'il restait son premier souci et son meilleur amour. Aujourd'hui, il ne la blâmait pas encore, mais il pensa que si elle fût restée pour tendre à son enfant la petite bouteille de lait préparée par elle, il n'eût pas été tenté de passer dehors la fin de cet après-midi.

Il prit le boulevard des Invalides, suivit l'avenue Bosquet et se trouva bientôt sur le pont de l'Alma. Là, il s'arrêta un moment à

regarder l'eau qui coulait entre les grands arbres vers les coteaux boisés de Meudon. A droite du pont, une horrible bâtisse en carton-pâte couronnée de faux minarets insultait par sa laideur prétentieuse, à la beauté des vieilles tours de granit, hautaines sur le ciel mauve. Il détourna les yeux, étonné une fois encore que l'édilité parisienne laissât s'élever sur les bords de la Seine cette hideuse contrefaçon de l'art, et suivit du regard la ligne ombreuse des allées qui, de l'autre côté du pont, conduisent à l'Arc triomphal. Tout à coup, il songea qu'il n'avait que quelques pas à faire pour donner un but à sa promenade et monter chez Rosemonde qu'on trouvait chez elle de cinq à sept.

Elle était seule, en effet, dans son petit salon Louis XVI aux sièges bas, recouverts de soies claires. A sa vue, elle se leva d'un canapé de lampas jaune, où elle se tenait à demi étendue, et il lut dans ses yeux une surprise heureuse.

Il fut alors étonné à son tour de se trouver

là, s'apercevant trop tard qu'il n'avait rien à lui dire. Ils échangèrent des banalités, mais il se prit à suivre, non sans plaisir, la courbe de son bras appuyé au dossier du canapé, et dont la rondeur fraîche et nacrée se perdait sous la dentelle. Sa robe de velours bleu dessinait ses hanches harmonieuses et laissait apparaître son pied petit, un peu trop rond, ganté d'un filet de soie claire.

Visiblement, elle était flattée qu'il fût monté, et se mettait, en frais de gentillesse. Aux riens qu'ils échangeaient, elle souriait de ses petites dents blanches qui brillaient dans l'incarnat des lèvres. Ces minauderies ne laissèrent pas que d'agacer Robert; il se leva pour partir mais elle le retint et le fit asseoir auprès d'elle, en lui conseillant d'attendre le retour de son mari. Un parfum imprégnait ce corps charmant, à demi allongé auprès du sien; la main de Rosemonde frôla le genoux de Robert, il eut l'intuition qu'il n'avait qu'à avancer la sienne et à la

saisir, qu'à se pencher un peu pour cueillir sur les lèvres de cette femme la promesse de volupté qui flottait autour d'elle. Lut-elle son trouble dans ses yeux? Les siens, à travers leurs cils baissés, eurent ce regard attirant et doux, qui, cent fois, avait attisé le désir des hommes. Robert fut sur le point de se lever pour un adieu nécessaire, lorsqu'il l'entendit lui dire :

— Voici mon mari, il sera tout heureux de vous trouver là; et il ne devina pas si elle avait démêlé l'ironie de ces paroles.

Dix minutes plus tard, il était dans la rue. Un sentiment confus, fait de soulagement, de regret, de vanité satisfaite, aiguillonnait sa marche. La satisfaction dominait : une satisfaction de mâle apprécié qui bridait ses yeux d'un petit rire. « Si je voulais, pourtant! » pensa-t-il, et il s'estima de ne pas vouloir. C'était très sincèrement qu'il avait juré d'être fidèle.

Claire vint à lui affectueuse, attristée aussi de n'avoir su deviner sa présence. Il ne lui

garda point rancune, car il était content de lui. Au dîner, il la regarda avec une attention nouvelle; il aima son fin visage mat auréolé du nimbe profond des cheveux bruns, les traits calmes et purs qu'éclairait la lumière douce du regard.

Lorsqu'ils furent seuls, il attira contre sa poitrine cette tête chérie, leurs lèvres se joignirent. Mais Claire le gronda doucement :

— J'ai encore à travailler ce soir : c'est demain, ne l'oubliez pas.

— Ah! demain! fit-il avec humeur.

VI

La réunion réussit au delà des espérances des organisatrices et fut pour Claire un grand succès personnel. Sa parole châtiée, le nombre et la valeur de ses arguments, la logique de ses déductions et surtout l'émotion profonde qui animait chacune de ses paroles touchèrent les cœurs et lui valurent, lorsqu'elle se rassit, une véritable ovation. C'était une mère qui plaidait la cause des autres mères et qui, dans toutes les consciences, venait de placer plus haut le rôle social de celle qui perpétue la vie.

Robert, tandis que sa femme parlait, oublia ses préventions, les ennuis supportés, et comme les autres auditeurs, il fut ému et conquis. A la fin de la réunion, de nombreux assistants vinrent saluer celle dont le talent avait mûri et s'était épuré dans le silence de ces deux années. Claire, heureuse, serrait les mains des amis et des inconnus troublés par elle dans leur indifférence. Elle se sentait unie, dans une joie presque religieuse, à ceux dont sa parole venait de faire vibrer les plus nobles sentiments. Comme hier, sur un lit de souffrance, elle éprouvait l'étrange sensation de ne s'appartenir plus, mais d'avoir projeté hors d'elle, en d'autres consciences, en d'autres cœurs, les racines de sa vie. Ses yeux brillaient d'un éclat nouveau dans son teint avivé de rose; l'exaltation de la lutte donnait à sa beauté un charme plus rare; une séduction que son mari ne lui connaissait pas encore émanait de son être, si féminin, par le don même qu'elle faisait à cet

instant de sa personnalité entière aux idées qu'elle servait.

Et, dans le cœur de Robert, ce fut une subite irruption de jalousie. Claire lui échappait! A cette heure, il n'était rien pour elle qu'un assistant perdu dans la foule qui l'avait acclamée.

Lorsque celle-ci se fut enfin écoulée, il jeta sur les épaules de sa femme un lourd manteau de fourrure et l'entraîna dans la voiture qui devait les ramener chez eux. Là, d'une étreinte presque brutale, il entoura la taille de Claire et couvrit son visage de baisers passionnés. Elle les aimait trop, les baisers de son mari, pour ne pas sentir que ceux-ci exprimaient autre chose que la tendresse ou le désir.

— Robert, qu'as-tu? interrogea-t-elle en se dégageant à demi, tandis que ses yeux profonds scrutaient les yeux noirs brillants et presque durs. On dirait que tu es en colère?

— Tais-toi, tais-toi, répondit-il, tandis que

ses lèvres se posaient sur les lèvres qui s'ouvraient.

Mais elle, presque dans un cri, jeta ces mots :

— Robert, tu es jaloux !

Il répéta seulement d'une voix que la passion faisait trembler :

— Tais-toi, je t'aime, je t'aime !

Le lendemain après le déjeuner de midi, comme ils causaient au salon, la domestique apporta à Claire un paquet de coupures envoyées par l'*Argus de la Presse*.

Elle ouvrit l'enveloppe et tendit à son mari les entrefilets des journaux qui commentaient son succès.

Il sourit et murmura :

— C'est un triomphe décidément.

Au son de sa voix, elle devina la fêlure de son cœur.

— Son visage s'assombrit. Elle avait dormi

tard ce matin, brisée par l'émotion, la fatigue et l'étreinte où elle avait sombré anéantie. Au réveil, ses occupations maternelles et ménagères l'avaient absorbée; mais à cette heure, sa lucidité était entière et distinctement elle perçut la menace qui planait sur son bonheur.

— Comment dis-tu cela, Robert? N'es-tu pas content?

— Content? Il haussa les épaules et se leva. Content, non. Heureux de ton succès cependant. Tu ne m'en crois pas envieux, j'imagine.

— Peux-tu le demander? Si je t'interroge, c'est, parce que, s'il m'est impossible de te prêter un sentiment bas, je sens pourtant chez toi un ennui caché. Qu'as-tu? Pourquoi, hier, as-tu clos mes lèvres avec des baisers comme si tu voulais qu'elles ne s'ouvrissent plus? Pourquoi m'as-tu ensuite brisée sous tes caresses? Pourquoi cette colère?

Robert se leva, fit un tour dans la pièce,

puis revenant vers Claire, il se pencha vers elle, et comme s'il avait peur d'entendre ce qu'il oserait dire, très bas, d'une voix hachée, il répondit :

— Parce que tu es ma femme! ma femme, comprends-tu. Celle que j'aime et dont il me faut tout l'amour; celle qui est mienne et que je ne veux pas voir exposée en public sur un tréteau, s'appela-t-il une tribune. Tu es trop belle, Claire! Ces yeux qui te regardaient hier, ne buvaient pas tes paroles seulement, ils étaient subjugués par la grâce de tes gestes et la beauté de ton visage. Ce ne sont pas tes arguments seuls qui ont ému, c'est toi-même. Tu te donnais en parlant, tu te donnais à une foule. Il m'a semblé, pardonne-moi, il m'a semblé que tu me volais mon bien.

— Robert! ce que tu dis là est horrible!

— C'est vrai! Tant que tu étais une jeune fille, tu ne pouvais pas comprendre, mais aujourd'hui, tu peux, tu dois comprendre. Tu

es ma femme! Tu sais pourtant ce que ce mot-là signifie.

— Robert, je t'assure que tu me bouleverses! Aucun homme n'a pensé ce que tu oses dire.

— Tous l'ont senti.

— Mais pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt?

— Parce que je ne voulais pas te faire de la peine. Je t'ai laissée tenter l'épreuve, mais elle a été rude, Claire, pour moi, non pour toi. Je compte pour rien, les heures, pénibles cependant, où je t'ai attendue dans ce salon désert. Mais hier, j'ai senti que tu m'échappais, et sois bien sincère, tu ne pensais pas à moi tout le temps qu'a duré cette réunion.

Il s'arrêta.

— Je te parais un monstre, sans doute.

— Tu me surprends plus que je ne puis dire. J'aperçois dans ton amour un élément dominateur et jaloux que je n'avais pas soupçonné! Es-tu sûr de n'être pas un peu Turc?

ajouta-t-elle en souriant, pour chasser le malaise qui s'appesantissait sur elle.

— En tout cas, je ne suis pas Yankee.

— En t'épousant, je n'ai pas entendu abdiquer entre tes bras ce qui fut ma raison de vivre : le travail.

— N'as-tu pas été heureuse?

— Infiniment. Mais ce bonheur qui se limite à la demeure où je vis, je savais bien, même lorsque je me laissais enchanter par lui, je savais bien, au fond de moi-même, qu'un jour viendrait où il ne me suffirait plus. A côté de toi, Robert, à côté de notre fils, il y a le travail qui me mêle à la vie, qui me donne l'illusion (peut-être n'est-ce, en effet, qu'une illusion!) de collaborer à quelque fin que j'ignore et qui est, elle, la suprême raison de vivre. Comprends-tu?

Un silence suivit.

— Moi, reprit-elle doucement, j'ai si bien compris cela pour toi. Tu te rappelles, je t'ai laissé

partir au moment de la naissance de Bébé. Crois-tu qu'il ne m'en ait rien coûté ? Mais je n'aurais pas voulu me placer entre toi et la vie.

— La vie, alors, ce n'est pas pour toi mon amour, et notre fils?

— C'est cela et c'est autre chose encore; je viens de te le dire. Pourquoi me fais-tu souffrir? Quelle joie éprouverai-je maintenant? Puis-je connaître un bonheur où tu ne sois mêlé! Je ne pensais pas à toi, dis-tu, hier au soir? Tu étais pourtant présent en mon cœur, et la première approbation que je cherchai, ce fut celle de ton regard... qui me la donna.

— Oui, j'étais pris, comme les autres.

— Tais-toi. Ne répète pas cette chose. Tu m'as fait mal.

— Pardon.

— Je ne puis pas me calfeutrer dans mon bonheur. A moi comme à toi, il faut l'activité qui mêle au monde extérieur.

— Attends d'avoir les cheveux blancs!

— Oui, de n'être plus bonne à rien!

— Et si tu avais un autre enfant?

— Alors, j'agirais ainsi que j'ai fait l'an passé. Je concilierais mes devoirs divers et j'attendrais pour les accomplir tous que les plus pressants fussent remplis.

— Oui, je le sais, tu es sans reproche et (son ton se fit amer) c'est moi qui suis une brute; mais sache-le, aujourd'hui, de nous deux, c'est cette brute qui aime le plus.

— Je n'en suis pas sûre, dit-elle d'une voix très douce; non, je ne crois pas cela.

Le silence de nouveau les enveloppa. Robert s'assit les bras croisés, absorbé dans sa peine.

D'un long regard, Claire observa ses traits durcis, son air absent. Qu'il était loin d'elle à cet instant! Elle se leva, parut hésiter, fit deux pas, puis vint poser ses mains légères sur les épaules de son mari. Alors, très bas :

— Pour que tu redeviennes heureux, faut-il

que je te promette de ne plus parler en public?

— Je ne te demande point ce sacrifice, surtout après ton succès d'hier.

— Que m'importe le succès! Je ne le recherche pas. Je ne l'aime que parce qu'il m'approuve. Il est plus d'une manière de servir les idées. Si je n'avais plus la parole, la plume me resterait. De celle-ci tu ne seras pas jaloux. Je travaillerai quand tu seras absent. Nul ne me verra alors, pas même toi. Seras-tu content ainsi, mon Robert?

Son regard plongea dans les yeux noirs, impénétrables comme une roche.

D'un mouvement brusque, Robert saisit les mains de sa femme et les baisa.

Lorsqu'il releva la tête, une buée chaude attendrissait son regard.

— Merci, ma chérie, dit-il lentement.

Il se leva et la serra dans ses bras.

Longuement ils s'embrassèrent, car ils éprou-

vaient l'impérieux besoin d'étouffer sous des caresses leur naissante désunion, de s'attester à eux-mêmes que le sacrifice offert et accepté serait suffisant pour leur rendre la félicité de leurs premiers mois d'amour.

VII

Lorsque deux jours plus tard Claire trouva dans son courrier l'invitation pressante d'une société féministe à venir répéter sa conférence dans une grande ville des environs de Paris, elle éprouva un serrement de cœur. La lettre se terminait par une phrase où il était fait allusion à son silence et à la satisfaction qu'on éprouvait de le voir rompu.

Fidèle à sa promesse, elle écrivit pour décliner l'offre qui lui était faite. Puis elle demeura pensive. Ce refus lui avait coûté plus

qu'elle n'avait supposé la veille. Ne venait-elle pas de mettre le sceau à un arrêt qui la privait d'une partie de ses forces vives, de l'héritage de possibilités accumulées en elle par ceux dont elle était née? L'idée de revenir sur l'engagement pris ne l'effleura pas, mais elle en sentit l'étreinte un peu dure.

Au déjeuner, elle fit allusion à la demande reçue et à la réponse qu'elle avait donnée.

Robert la remercia d'un sourire. Ne se doutait-il pas que la main de sa femme avait un peu tremblé en traçant les mots qui tombaient comme des pelletées de terre sur le don qu'elle possédait? Elle eût souhaité qu'il fût ému. Il avait souri.

« Je ne parlerai plus, avait promis Claire. Qu'importe la manière de servir les idées! J'écrirai. » Robert avec acquiescé. Comment aurait-elle pu prévoir que cette seconde forme d'activité ne lui paraîtrait pas normale, puisque c'était comme écrivain qu'il l'avait connue? Un

instinct secret lui avait néanmoins fait ajouter : « J'écrirai quand tu ne seras pas là. Nul ne me verra ; pas même toi. »

Robert, cependant, n'avait jamais paru surpris de la trouver occupée à faire un article. Mais Claire seule savait combien peu elle s'était donnée dans ceux qu'elle avait écrit depuis son mariage. L'effort léger qu'ils lui avaient coûté avait seul été compatible avec l'état de demi léthargie intellectuelle où l'amour et la maternité l'avaient plongée. Aujourd'hui, elle sentait de nouveau les idées fermenter dans son cerveau et le besoin d'expansion intellectuelle la travailler. Elle avait repris contact avec la vie extérieure, elle ne pourrait plus s'en arracher.

Elle retourna aux comités des organisations féministes ; elle rêva d'écrire un livre sur le rôle social de la femme, où elle justifierait son désir de participer dorénavant aux affaires publiques, par les services rendus par elle depuis un siècle. Ce travail à la fois documen-

taire et philosophique la tenta plus qu'une œuvre d'imagination. Il devait lui prendre beaucoup de temps et de longues réflexions. En disant à son mari : « Je travaillerai quand tu seras absent, nul ne le saura, pas même toi », Claire n'avait-elle pas promis plus qu'elle ne devait, plus qu'elle ne pourrait tenir? N'oubliait-elle pas que l'œuvre absorbe l'écrivain, non seulement et non pas surtout aux heures passées à la table de travail, mais comme une plante qui germe et se développe aux dépens d'un sol qu'elle épuise. A la gestation naturelle allait succéder la gestation spirituelle, aussi jalouse accapareuse des forces vives de l'être. Claire, qui venait d'atteindre l'âge de la pleine force féminine, pourrait-elle suffire aux œuvres de l'amour et aux œuvres de la pensée? pourrait-elle accomplir le travail de l'écrivain et rester une mère prévoyante et une amante éprise?

Sans doute, il lui serait facile de remplir

tous ses devoirs maternels, mais Robert ne souffrirait-il pas de n'être plus le maître unique de sa volonté?

Et cependant, son amour vivait en elle, indestructible et tissé avec les fibres mêmes de sa chair, mais non plus à l'état de passion. Peut-être même étaient-ce les forces libérées par la passion d'hier qui la rejetaient au travail intellectuel? Elle n'aurait pu produire aux mois où sa pensée ne se détachait point d'une pensée unique, où l'ivresse d'aimer absorbait ses énergies nerveuses. Aujourd'hui que la volupté avait apaisé les besoins de sa longue chasteté, aujourd'hui que les souffrances de l'enfantement avaient passé sur ses sens comme une froide vague, elle recouvrait la lucidité de son cerveau.

Elle aimait son mari; elle n'en était plus l'esclave.

Robert avait-il pressenti que le travail intellectuel de sa femme diminuerait son propre

empire? Que la passion accomplirait plus tôt chez elle son évolution vers la tendresse, parce qu'elle aurait repris la plume?

Lorsqu'au bout de quelques semaines il la devina prisonnière de l'idée, ce fut à de menus détails dont aucun n'était en lui-même important, mais dont le nombre vint changer quelque chose aux habitudes de leur vie familiale.

Robert travaillait le matin, tandis que Claire était occupée aux soins de son intérieur et de son enfant. L'après-midi, il allait à la Revue et rentrait entre cinq et sept heures. Il lui advint encore, en arrivant chez lui, de trouver close la porte de sa femme et de n'oser entrer de peur de la troubler. Un jour que, sans bruit, il avait pénétré chez elle alors qu'elle était occupée à écrire, il s'avisa de se pencher sur son épaule et jeta un coup d'œil sur la page à demi noircie. Elle posa alors sa main sur son cahier et se retourna vers lui d'un mouvement dont il perçut la promptitude

involontaire comme une offense. S'il lui arrivait de surprendre Claire à sa toilette, elle trouvait un sourire pour le gronder. Jamais encore il n'avait lu dans son regard une semblable expression de gêne et d'ennui. Son travail élèverait-il entre eux une barrière plus forte que la pudeur?

D'autres fois, lorsque après le dîner ils s'accordaient une heure de causerie, il sentit soudain, à un silence, la pensée de Claire s'enfuir loin de la sienne. Exprimait-elle donc dans ce livre des sentiments et des idées si profondément enfouis en sa conscience qu'elle n'eût pu les dire à celui qui possédait son corps? Et, non sans amertume, il comprit qu'il y avait en elle un jardin secret dont il n'était point le maître, où peut-être, il eût erré comme un étranger...

Il souffrit dans son affection et dans son orgueil, mais jamais il ne se demanda si, lorsqu'il travaillait, il n'agissait pas avec sa

femme comme elle eût trouvé naturel qu'il agît avec elle. N'était-elle pas la première à veiller sur la solitude des heures matinales qu'il passait à écrire? Il ne lui adressa point de reproches; elle n'eut pas à se justifier; mais une secrète irritation le gagna, car si nulle parole discourtoise n'avait passé ses lèvres, il gardait ancré, au fond de son cœur et de sa chair de mâle, le vieil instinct dominateur qui veut l'entière soumission de l'épouse choyée.

Non seulement leur vie intime, mais leur vie sociale fut aussi quelque peu modifiée par la nouvelle existence de Claire.

Elle ne sortit guère de chez elle, sauf pour les occupations qui l'intéressaient et délaissa leurs relations mondaines ou familiales qui lui offraient peu d'attraits. La sœur de Robert se plaignit qu'une visite de Claire fût une faveur difficile à obtenir, et même affecta de ne pas se rendre chez sa belle-sœur de peur de la

déranger. Elle ne manqua point de faire part de cette crainte à Robert, qui en témoigna un peu d'humeur à sa femme. Pour la première fois, celle-ci répondit par une parole pénible. Prise entre ses occupations de mère et de travailleuse, il ne lui restait point de temps, dit-elle pour des relations de pure forme. « Ta sœur ne m'aime point; je me console de son indifférence ; pourquoi se faire un devoir d'entretenir des liens fictifs? » Le mot blessa Robert. « Tu ne devrais pas parler ainsi de ma sœur », répondit-il. « Elle est bien moins ma sœur que Mariette, continua Claire. La vraie famille se compose, pour moi, de ceux qu'unissent des sentiments et une volonté semblables. »

Telles furent les paroles les plus aigres qu'ils aient échangées.

Lorsque Robert, aux heures de mauvaise humeur, se remémorait ses griefs contre sa femme, il ne pouvait s'empêcher de les trouver

ténus et il s'étonnait que leur fragilité pût mettre en péril son bonheur. Eût-il été en son pouvoir de leur enlever toute virulence? Étaient-ils en eux-mêmes nuisibles, ou son tempérament les transformait-il, d'innocents qu'ils étaient en germes nocifs? Il ne se posa point cette question, si importante cependant. Mais que la cause profonde du malaise qu'il éprouvait résidât en lui-même ou dans les circonstances nouvelles de la vie de Claire, ce malaise n'en était pas moins réel. Quelque chose était changé dans leurs rapports, quelque chose était changé, peut-être dans leur amour!

Il eût pardonné à l'enfant si sa faiblesse l'eût supplanté dans le cœur de sa femme, il en voulut à l'idée qui la lui disputait. Après deux ans d'amour, il s'étonna de voir renaître en celle qu'il aimait la créature idéaliste qu'il avait vue s'évanouir sous les parfums d'Italie; il avait cru, alors, à sa défaite définitive, à sa

mort, devant la floraison délicieuse de l'autre Claire, amoureuse et docile; et voici qu'il s'apercevait qu'ensemble elles vivaient dans l'épouse chérie, mais non pleinement comprise dans la complexité de sa double nature. Il lui fallait aujourd'hui s'adapter à la femme qu'il avait secrètement redoutée avant que le désir ne vainquît ses défiances. Celle-ci intéressait en lui le spectateur de la vie, mais c'était l'autre qu'il aimait. Une seconde fois, il tenta de recouvrer son empire en la fixant dans la maternité.

Un soir qu'il la sentit bien sienne, il lui murmura son désir d'avoir d'elle un second enfant. Profonde fut sa déception d'entendre Claire lui répondre : « Plus tard », et il comprit qu'elle redoutait ce qu'il voulait lui imposer : l'absorption de tout son être par la famille.

Ainsi, une lutte sourde les divisa, lui la voulant toute pour leur amour, elle voulant

faire sa part à l'amour et vivre pour la vie entière.

Si Claire soupçonna la souffrance de Robert, elle n'en devina point l'acuité. Sa demi-clairvoyance s'accompagnait d'une secrète révolte. N'avait-elle pas sacrifié une part de son activité à un sentiment qui n'avait pu lui inspirer que de l'indulgence? Surabondamment elle avait prouvé la profondeur de sa tendresse, sa volonté d'abnégation. Que Robert eût exigé davantage l'eût indignée. Il n'exigeait rien, mais il regrettait le passé, les jours et les nuits où, dans les yeux de sa femme il ne lisait aucune pensée qui ne fût pour lui, où ses baisers suffisaient à sa joie.

Cependant leur amour, né du puissant désir qui n'est souvent que l'intuition magnifique des affinités des sentiments, avait uni leurs cœurs par des liens si forts qu'il eût sans doute triomphé de l'épreuve qu'il devait affronter en rapprochant deux êtres dont l'un était

encore tout imprégné de sentiments héréditaires, et l'autre invinciblement attiré vers le devenir, si une troisième volonté n'était intervenue dans la lutte à peine avouée, pour y trouver la satisfaction d'une lointaine convoitise.

VIII

Rosemonde était loin d'être une intellectuelle, même elle n'était pas très intelligente, mais elle possédait au degré où l'ont fréquemment les êtres simples, le sens de l'orientation lorsque son intérêt était en jeu.

Malgré le dépit qu'elle éprouvait à voir le triomphe de Claire, là où elle-même avait échoué, elle ne cessa de fréquenter les Dardennes. Elle épia le bonheur éclos à sa porte et fut d'abord déconcertée de le trouver si vivace; mais un jour, dans la demeure où ce

bel amour avait fleuri, elle aperçut Claire penchée sur ses cahiers. Insidieusement, après avoir félicité la jeune femme de ses succès d'orateur, elle l'interrogea sur ses projets. Au sacrifice dont elle reçut le demi-aveu, elle devina le naissant désaccord des époux. Sa satisfaction l'exagéra, amplifia de menus faits dont la fréquence de leurs relations lui donna connaissance, et le souvenir du trouble fugace de Robert le soir où il était monté chez elle lui revint comme une promesse de revanche.

Cependant, elle ne pouvait nourrir l'espoir de le conquérir lentement, en l'affolant par des manœuvres coquettes. Il était trop averti et trop loyal pour se prendre à ce jeu. Non, elle ne l'aurait que par surprise, à l'un de ces moments de faiblesse sensuelle dont elle ne croyait pas qu'un seul homme fût exempt. Il fallait qu'elle fût là pour saisir l'instant propice qui la paierait de l'ancien dédain, qui la ven-

gerait d'une préférence humiliante, qui satisferait son goût de créature de plaisir pour le beau mâle qu'elle avait choisi, et justifierait d'une raison de plus le mépris qu'elle nourissait pour le mari, fournisseur de son luxe, qui n'eut pas le courage de la chasser le jour où il surprit l'un de ses secrétaires dans son lit.

A l'affût elle attendit l'occasion. Ce fut un beau jour de juillet qui la lui offrit.

Vers la fin juin les Vidal étaient venus habiter à Meudon la propriété qu'ils y avaient achetée depuis leur retour à Paris. Cet exode annuel à la campagne était une des rares concessions que Rosemonde eût faite aux goûts de son mari.

Elle était cependant, comme la plupart des femmes, sensible à la beauté des fleurs et des arbres; elle aimait les étoffes claires qui s'harmonisent avec le ciel bleu et la gaieté

du jardin. Aussi avait-elle fait de sa demeure un séjour charmant où elle appréciait de couler, à l'abri de la chaleur et du bruit, les journées lourdes de l'été. Elle y recevait beaucoup d'ailleurs, ne sachant guère supporter les matinées sans couturière ni les après-midi sans five-o'clock et sans flirts.

En ce dimanche de juillet, elle attendait les Dardennes qui devaient arriver pour le déjeuner et passer la fin de la journée.

Vidal était parti le matin pour le ministère et devait revenir à midi. Mais à onze heures, il téléphona que, retenu par une affaire urgente, il rentrerait seulement vers le milieu de la journée.

Rosemonde était à sa toilette lorsqu'on lui transmit ce message. Elle en éprouva de l'ennui ; non que l'absence de son mari lui fût pénible, mais parce que sa présence la libérait de celle de Claire, pour laquelle il éprouvait une amitié et une admiration toujours croissantes.

Malgré sa déconvenue, elle revêtit une robe de voile rose en forme de tunique, brochée de larges fleurs bleu pâle. Comme il faisait très chaud, elle enleva, après un moment d'hésitation, la guimpe de tulle que sa femme de chambre venait de lui passer et resta la gorge et les bras nus sous le tissu léger, plus rose à peine que sa chair. Une ceinture de satin bleu nouait l'étoffe sous les seins et la forme élégante et svelte de la jambe se dessinait à chaque mouvement de l'ondoyante draperie.

« Je suis en nymphe », pensa Rosemonde; pour parfaire l'illusion, elle jeta sur ses épaules une écharpe de gaze d'un bleu si pâle qu'elle semblait une buée matinale autour de son corps charmant.

Puis elle descendit dans son boudoir où les toiles claires de Jouy souriaient dans le cadre blanc des fauteuils. Là, elle attendit ses hôtes, à demi couchée sur une chaise longue très

basse, très large, véritable lit de repos dont elle goûtait le confort voluptueux.

A son étonnement, Dardennes seul entra. Claire avait été retenue par la séance d'un comité auquel elle n'avait cru pouvoir se dispenser d'assister. Elle viendrait à trois heures seulement chercher Robert.

— Et mon mari qui est absent pour une raison analogue! s'écria Rosemonde, d'un air hypocritement contrit. Nous allons déjeuner en tête à tête, monsieur Dardennes, ce sera tout à fait compromettant! Nous ne sommes pas des travailleurs, nous!

Robert eut un petit rire. L'absence de Claire l'ennuyait. Ce n'était pas sans humeur qu'il l'avait vue partir sur une convocation imprévue, et il s'inquiétait parfois de la trouver pâlie, avec des traits tirés.

Rosemonde, dans sa toilette d'aurore ne laissa pas de lui paraître belle. Il trouva pour la complimenter des mots qui la remplirent

d'aise, et tandis qu'il dînait en face d'elle, il put délecter ses regards des charmes qu'elle lui cachait si peu. Elle ne mangea guère, attentive à le troubler plutôt. Sa chance venait de tourner, elle se promit de la saisir.

Lorsque après le repas ils se trouvèrent dans le petit salon pour y prendre le café, elle fit baisser les stores de soie blanche qui tamisèrent la lumière sur les meubles clairs.

Robert s'assit dans une bergère, au coin de la cheminée, tandis qu'accoudée au marbre blanc, elle lui tendit un briquet d'argent pour qu'il allumât sa cigarette.

Le petit nuage de fumée bleuâtre s'envola au plafond.

Penchée au-dessus de Robert, Rosemonde le regardait encore, sa tête blonde appuyée sur sa main droite dont il suivit la ligne jusqu'à la naissance du bras frais et rond qui se perdait sous la gaze. L'autre bras descendait le long de la hanche moulée par la mousseline légère

que le pied relevait d'un mouvement gracieux.

— Vous êtes éblouissante, murmura-t-il.

Sans doute elle n'attendait qu'un mot, car, d'un geste mutin, ses doigts blancs s'abaissèrent, saisirent la cigarette, la jetèrent au loin, et Robert la vit agenouillée devant lui qui lui tendait ses lèvres.

Un vertige le gagna. Il baisa la bouche qui s'ouvrait, et, dans la demi-clarté du boudoir, sur le lit de repos aux larges coussins semés de roses, il posséda la fleur de chair qui s'offrait à son désir.

Rosemonde, la première, recouvra le sentiment des réalités prochaines. « Quelle folie, murmura-t-elle, qu'avez-vous fait? On aurait pu entrer. » Hâtivement, elle réparait le désordre de la chambre et défroissait avec de petits coups de main l'étoffe chiffonnée. Mais ses yeux démentaient ses reproches, et Robert, s'il eût été moins surpris de sa conquête, y aurait su lire la joie du triomphe.

Quelques heures plus tard, il prenait avec sa femme le train qui les ramenait à Paris.

A ses côtés, il demeurait silencieux, tout aux souvenirs de cette journée. C'était, après l'étreinte rapide, Rosemonde tapotant les plis de sa robe, puis presque aussitôt le retour de Vidal, son bonjour affectueux, sa main à serrer; plus tard encore, l'arrivée de Claire dans sa simple toilette de linon bis ornée d'une broderie ancienne. Il l'avait regardée comme s'il la voyait pour la première fois : elle était belle toujours, mais avec un je ne sais quoi de plus lointain dans le regard trop brillant dans l'ovale aminci. A la vue de Rosemonde, fraîche et tentatrice, eût-elle un pressentiment de sa défaite? Elle parut nerveuse et s'excusa d'être venue en robe de campagne. Robert, pour chasser son remords, l'avait entourée de menues attentions et lui avait marqué par mille riens une tendresse qui fit disparaître celui qu'elle éprouvait de l'avoir laissé partir seul. Mais

tandis que le train les emmenait, plus fort que le goût de la honte qui lui empoisonnait la bouche en songeant à l'amitié de Vidal, plus fort que le besoin d'implorer le pardon de Claire, montait en lui le désir de la belle proie dont il avait joui dans une imparfaite conquête.

IX

Ce fut un appétit de sensualité qui multiplia leurs rendez-vous. Robert ne s'y rendit jamais sans avoir à surmonter un sentiment de répulsion pour la double trahison qu'il allait consommer; mais l'attrait du plaisir était le plus fort, et il sortait de leurs étreintes enivré et moins capable de victoire sur lui-même. Ils ne se parlaient guère en leurs brefs rendez-vous. Si après les caresses, Rosemonde, en se rhabillant, se mettait à débiter à son amant les riens dont sa vie était pleine, il l'écoutait mal et par

pure politesse. Il ne lui demandait que d'être jolie; même, du sentiment qu'elle éprouvait pour lui, il se souciait peu. Lorsqu'elle lui disait : « Je t'aime depuis si longtemps; je te voulais, et maintenant je suis heureuse! » il était flatté, mais il ne pouvait répondre par des protestations de tendresse. Qu'elle lui donnât du plaisir, cela le contentait amplement. Même s'il eût regardé jusqu'au fond de lui-même, il eût trouvé peut-être qu'un sentiment de délassement et de détente n'était pas étranger au goût que lui inspirait sa maîtresse. La persistance de la ferveur sentimentale de Claire le surprenait; et parfois il souriait de voir qu'elle n'avait pas encore appris (ce qu'il savait si bien, s'y étant exercé fort jeune), à séparer l'amour du plaisir. A Rosemonde, il savait gré de lui donner tant d'agrément avec aussi peu de dépense intellectuelle.

Auprès de Claire, il essaya d'étouffer les reproches de sa conscience par une complai-

sance nouvelle à tous ses désirs. Elle put le croire rallié à la vie qu'elle préférait, et travailla avec sécurité, confiante dans un bonheur qui déjà était miné.

Vers la mi-août elle quitta son mari pour aller à la campagne avec Mario ; et il ne la rejoignit que durant trois semaines entières : celles que Rosemonde passa dans une ville d'eaux.

A la rentrée d'octobre ils eurent des rendez-vous réguliers.

Les mensonges que Robert prononça alors furent réduits au strict minimum par l'attitude de Claire. Elle s'était fait, au début de leur mariage, une loi de ne jamais interroger son mari sur l'emploi de son temps, car, éprise de liberté pour elle-même, elle avait le respect de celle de l'homme qu'elle aimait, et elle eût cru lui faire injure en ne lui accordant pas la confiance qu'elle même méritait.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois.

X

— Que cherches-tu? demanda Claire à Robert qui se préparait à sortir.

— Un gant, répondit-il en fouillant encore une fois dans la poche de son pardessus, un gant comme celui-ci, et il montrait le gant de chamois gris dont elle lui avait acheté la paire quelques jours auparavant.

— Peut-être l'as-tu laissé dans ta chambre? Je vais aller le chercher.

Lorsqu'elle revint au bout de peu d'instants, Robert mettait son chapeau et sortait.

— Tu l'as trouvé? interrogea-t-elle.

— Non; mais cela ne fait rien, je n'en ai pas besoin; je l'aurai oublié à la Revue. A tout à l'heure, ma chérie.

Il l'embrassa et partit hâtivement.

Il était à peine deux heures. Claire avait devant elle un long après-midi de travail. Elle s'occupa d'abord de la toilette de Mario qui allait partir pour le Luxembourg; puis elle prit une broderie et se mit à penser.

Elle réfléchissait longtemps avant d'écrire, parfois étendue, immobile sur sa chaise longue, parfois, comme aujourd'hui, les doigts occupés à un petit ouvrage manuel dont la monotonie favorisait le travail de son cerveau. Ensuite elle écrivait, presque toujours d'un seul jet, les idées qui s'étaient élaborées dans la solitude indispensable. Jadis, elle avait préféré le travail du soir, pour la tranquillité des heures nocturnes; mais elle y avait renoncé depuis son mariage. Elle venait de terminer la partie docu-

mentaire de son livre et elle en écrivait la conclusion, où elle se proposait de montrer comment la vie sociale de la femme peut et doit s'allier à la vie familiale.

Un coup de sonnette vint interrompre ses réflexions. C'était là l'ennui du travail du jour, coupé parfois par l'imprévu.

La domestique lui annonça Vidal.

Surprise, Claire se leva immédiatement de son bureau. Vidal était un ami pour lequel sa porte n'était jamais fermée ; mais il lui arrivait rarement de monter ainsi à l'improviste. Elle pensa qu'il avait un message à faire parvenir à Robert, mais n'avait pas eu le temps de passer à la Revue. Dès qu'elle l'eût rejoint dans le salon, elle s'arrêta saisie à son aspect et comprit qu'il venait amené par un malheur.

Vidal se tenait debout, la main gauche appuyée sur la table de Robert où il avait jeté sa serviette de maroquin noir. Il tremblait, et dans son visage exsangue qu'encadrait sa barbe

brune, une colère folle allumait ses yeux bleus.

— Claire, prononça-t-il d'une voix étranglée, je suis venu vous apprendre une chose abominable...

— Que vous est-il arrivé? Parlez, s'écria-t-elle, bouleversée à son tour, car jamais encore elle n'avait vu vivre devant elle une émotion aussi poignante.

— Oui, je vais parler, vous comprendrez, vous aiderez à la vengeance.

La vengeance? Vidal devenait-il fou?

— Laissez-moi me recueillir un instant, continua-t-il en passant la main sur son front. Il faut que nous soyons calmes. Je vais reprendre les choses d'un peu loin...

— De quoi s'agit-il? interrogea-t-elle, car l'angoisse l'envahissait.

— Attendez. Je vous supplie d'être calme. Voici : vous savez que Rosemonde ne m'aime pas.

Claire eut un geste.

— Non, non, l'heure est venue d'être vrai. Elle ne m'aime pas, répéta-t-il en scandant les syllabes. Et moi, vous savez si je l'ai adorée! et cet amour a survécu à des hontes, oui, à des hontes! Après tout, vous les avez soupçonnées peut-être? J'ai été trompé déjà; j'ai pardonné. Ah! je l'avais dans la chair. Excusez-moi. Vous comprendrez peut-être tout à l'heure. Mais, passons. Depuis que nous étions à Paris, j'avais oublié, ou cru oublier. Elle semblait m'aimer... un peu; j'étais presque heureux. Cependant depuis quelques semaines, je la trouvais changée : elle était plus jolie, la... pardon, je ne veux pas vous offenser; il y avait dans ses yeux une joie dont je n'étais assurément pas la cause. Je l'ai épiée; je n'ai rien appris. J'allais me rendormir dans ma passivité, lorsque, ce matin, le hasard m'a tout révélé. Oh! c'est atroce, vous allez voir... je reprends les faits. Ce matin, donc, je l'attendais avant le déjeuner dans le petit salon. Elle

rentrait d'une course et elle avait posé sur le guéridon son sac d'argent. Après avoir enlevé son chapeau elle revint dans la pièce et ouvrit ce sac pour y prendre son mouchoir. Je la regardais sans penser à rien, lorsque je la vis rougir et j'aperçus qu'elle avait tiré avec son mouchoir, un gant gris, un gant d'homme. Je ne sais quelle intuition se fit en moi, mais avant qu'elle eût pu refermer son sac, ma main était sur la sienne, j'avais saisi ce gant et je lui demandais ce qu'il faisait là.

— Je n'en sais ma foi rien, fit-elle, en riant. Où donc l'aurai-je volé? Un joli vol qui ne me sera guère profitable.

— Mais sa voix (je la connais sa voix), avait tremblé. Je vous fais grâce de la scène qui suivit. Ses mensonges ne la sauvèrent pas. Je lui criai tout ce qu'un homme exaspéré par une trop longue patience peut crier à une créature qu'il méprise, parce qu'il l'a trop aimée, jusqu'à ce qu'elle-même, à bout de

forces enfin, me l'ait jeté ce nom, dans un accès de haine et de défi.

— Et c'est? haleta Claire.

Vidal s'arrêta.

Il la vit plus blanche que la guimpe de tulle qui voilait son cou, les mains jointes, le corps penché en avant, prête à recevoir ce nom en plein cœur.

Il balbutia, chercha ses mots, finit par articuler :

— Je ne puis pas le dire.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici?

Il ne sut que répondre. Sa cruauté, soudain, lui apparut. La chose pour laquelle il était venu, voilà qu'il n'osait pas la dire. Il ne savait plus. Quel droit avait-il de lui prendre son bonheur à elle?

— Par faiblesse, répondit-il. Parce que je me sentais horriblement seul et que j'ai pensé que vous me guideriez dans cet atroce cauchemar.

Il avança la main vers sa serviette comme pour s'en aller.

Mais elle avait suivi son mouvement et avant qu'il eût pu surprendre le sien, de ses mains glacées elle saisit le gant qu'il avait apporté et n'osait plus lui montrer.

Puis elle s'abîma sur la table et se mit à sangloter.

— Claire, supplia Vidal, Claire, pardonnez-moi!

— Laissez-moi, j'aimerais mieux être morte!

— Claire, je vous demande pardon...

Mais elle répéta à travers ses larmes :

— Laissez-moi, laissez-moi!

— C'est bien, dit-il, et il se dirigea vers la porte.

D'un bond elle lui barra le passage.

— Où allez-vous?

— Où je vais? Il passa la main sur son front du même geste las, et la regarda d'un air égaré et misérable.

— Je ne veux pas, murmura Claire d'une voix basse et hachée, mais si nette! je ne veux pas que vous alliez le chercher.

— Vous ne voulez pas? Ah! oui, je comprends, vous aimez, vous aussi. Vous êtes, comme je le fus, faible et lâche. Vous ne voulez pas de la vengeance que j'étais venu vous offrir, comme un imbécile, oui, comme un imbécile...

— Vous m'avez fait assez de mal, Vidal.... Oui, je sais, ce n'est pas vous! mais enfin! J'ignore comment j'aurais agi à votre place. Laissez-moi juge de mon malheur et de sa faute. Faites ce que vous voulez avec votre femme, et n'intervenez pas entre mon mari et moi. Jurez-moi que vous ne le rencontrerez pas.

— J'ai agi comme un insensé! dit-il en se parlant à lui-même. Oui, vous aimez! Cependant, vous tromper, Claire, c'est d'un être bien bas.

— C'est à moi seule de le juger. Vidal, par pitié pour moi, allez à vos affaires, rentrez chez vous, agissez-y comme bon vous semblera, et laissez-moi libre ici. S'ils s'aiment, qu'y pouvons-nous? Pas de colère, pas d'actes insensés. Il faut recouvrer notre raison.

— C'est bien, dit-il lentement, honteux de sa fureur tombée. Je vous obéirai... pour le moment. Adieu.

Il lui prit la main, la baisa, et sortit.

Quand elle fut seule, elle jeta sur les choses tout imprégnées de leur amour un regard désolé et lentement gagna sa chambre.

Pour la première fois, elle en poussa le verrou, se jeta sur son lit et, dans la détresse de tout son être, pleura son bonheur écroulé!

XI

Lorsque Robert rentra chez lui, il trouva sur sa table une enveloppe où son nom était tracé de la main de Claire.

Avec angoisse il l'ouvrit, et lut :

« Je sais tout. Vidal m'a rapporté votre gant. Ne mentez pas davantage. Ne frappez pas à ma porte, elle est fermée. J'ai besoin d'être seule. Accordez-moi jusqu'à demain. Vous serez libre alors, si vous désirez l'être.

» CLAIRE. »

Une sueur froide mouilla les tempes de Robert. Un moment, il resta sans pensée; puis machinalement, il tira de la poche intérieure de son veston un petit bleu reçu de Rosemonde avant son départ de la Revue et qui lui avait appris la découverte fatale. « Je vous aime assez pour partir, ajoutait sa maîtresse. »

Cette petite phrase lui avait, tout à l'heure, gelé le sang dans les veines. Partir avec Rosemonde? Il n'y avait en vérité jamais songé! Rosemonde, c'était le plaisir; ce n'était pas la vie.

Sa vie, elle était ici, dans cette demeure parfumée d'amour, auprès de l'autre femme qui pleurait, sans doute, derrière la porte fermée.

Il s'assit, car la double surprise cassait ses membres robustes, et longtemps il demeura accablé! Lorsqu'il releva les yeux, il aperçut les deux lettres ouvertes sur sa table. Sur le papier blanc, se détachait la haute et fine écri-

ture de Claire. Il la connaissait trop pour n'y point apercevoir les signes évidents de l'indescriptible émotion qui fit trembler sa main. L'inclinaison des lettres criait la sensibilité avivée de celle qui les avait tracées. Robert se pencha, plus attentif : cet examen involontaire prenait un caractère inattendu de révélation. Les majuscules simples, hautes, qui se dressaient au début des courtes phrases ne décelaient-elles pas la générosité foncière de Claire? Des derniers mots surtout il ne pouvait détacher son regard : « Vous serez libre demain, si vous désirez l'être. » La forme élégante des lettres disait la grâce de la femme chérie et dans la barre du « *t* » s'accusait la volonté fière qu'il avait parfois redoutée. Oui, elle était là tout entière, nue devant lui dans sa nature la plus intime, avec sa sensibilité presque morbide que dominait son courage, avec son charme un peu douloureux et sa loyauté absolue. Comment avait-il pu la

délaisser?... et pour un plaisir aujourd'hui presque épuisé! Parce qu'elle aimait la vie et les idées? Mais elle l'aimait, lui aussi! Du moins, elle l'aimait hier... A cette heure, peut-être l'avait-elle rayé de son cœur. Pas un mot, dans cette lettre, pour le retenir : « Ne mentez plus, ne frappez pas à ma porte. » Ces deux petites phrases sèches le souffletaient et cette dernière : « Vous serez libre si vous désirez l'être » le regardait de haut. Mais il ne voulait pas être libre; il voulait lui demeurer lié, et qu'elle fût liée à lui malgré sa trahison! Est-ce que cela comptait les heures de plaisir passées avec une autre? Rosemonde était belle, c'est vrai, mais à cet instant il oubliait son corps, car il n'avait plus devant lui que son âme, nue aussi comme celle de Claire et dévoilée comme la sienne par sa propre main. Plusieurs fois, déjà, il avait été désagréablement surpris à la vue de l'écriture de sa maîtresse; on ne lisait point de fautes d'orthographe dans

les mots qu'elle traçait, mais d'instinct, l'œil les cherchait dans ces caractères sans harmonie, dont les crochets retournés semblaient les tentacules d'un égoïsme avide et vulgaire; il reconnaissait dans le gras des pleins la sensualité qui l'avait affolé, et, soudain, Rosemonde lui apparut splendide dans sa chair nacrée, vêtue des seules ondes souples et dorées de sa chevelure... mais voici qu'il chassa cette image, honteux pour la première fois d'avoir mordu au beau fruit savoureux. Celle qui souffrait à côté pardonnerait-elle? pourrait-elle oublier?

Il eut peur de sa pureté, de sa droiture, des qualités mêmes qu'il chérissait en elle et qui à cet instant élevaient entre eux leur barrière.

Que comptaient les griefs qu'il nourrissait hier encore, devant cette peur de la perdre qui l'assaillait maintenant?

Une crainte affreuse lui vint qu'il ne lui fût pas nécessaire; qu'elle pût se consoler, non

pas avec un autre, mais avec ce qu'elle appelait la vie, avec ses idées, les causes qu'elle aimait... plus que lui? Librement elle s'était donnée. Oh! qu'elle devait le mépriser derrière cette porte qui ne s'ouvrait point, qui était muette, et, tel le mur d'un tombeau, ne laissait passer aucun soupir du cœur, fermé peut-être pour toujours.

Que faisait-elle? Il s'approcha, aux écoutes. Nul bruit. Ne le pleurait-elle plus? Il heurta doucement, puis plus fort, il appela « Claire »; elle ne répondit point, et ce silence qui s'étendait sur la maison comme un suaire était plus angoissant que des sanglots et des cris.

Un coup léger frappé à sa propre porte le rompit en même temps qu'un bruit de petits pas dans le couloir. C'était Mario qui venait lui dire bonsoir. Robert se leva, imposa le calme à ses traits et vint ouvrir. Le bambin, vêtu d'un maillot rouge qui dessinait toutes les fossettes de son petit corps, lui tendit les

bras. Robert se baissa, l'assit sur ses genoux et caressa cette chair potelée et fraîche, déjà dorée comme celle de Claire. Des cheveux fins, très bruns et tout bouclés, encadraient le visage menu aux traits incertains encore, où brillaient des prunelles d'agate. Aux tempes, un réseau de veines bleuâtres transparaissait sous la peau satinée. Mario, content d'être sur les genoux de son père, se blottit, câlin, contre son bras. Hier, sa mère avait eu ce même mouvement confiant et tendre. Robert posa l'enfant à terre, et, doucement, dit : « Va te coucher, mon petit, et sois sage. » Mais Mario le tirait par la main, et son père le suivit jusqu'à sa petite chambre qui ouvrait sur celle de Claire. La porte, pour la première fois, en était fermée, et Robert comprit qu'elle ne s'ouvrirait pas qu'il ne fût parti.

Dans l'encadrement du couloir, la bonne parut :

— Monsieur est servi.

Il s'achemina seul vers la salle à manger.

Lorsque après un bref repas il se retrouva dans le salon, un irrésistible besoin de savoir quelque chose d'elle le saisit. Il n'avait pas osé demander de ses nouvelles à la bonne; il ne pouvait pas mettre les domestiques dans la confidence de sa douleur, mais il ne pouvait non plus passer toute la longue nuit sans avoir entendu son souffle, senti sa présence, su qu'elle était vivante!

Il se dirigea de nouveau vers la chambre de l'enfant. A pas feutrés, il y entra. Les choses étaient bien telles qu'elles avaient accoutumé d'être. La clarté d'une veilleuse projetait des ombres bleues sur la laque blanche des meubles; dans le petit lit, la tête bouclée se détachait sur l'oreiller. Mario souriait en dormant et son bras pendait hors de la couverture, dans l'abandon complet que procure le sommeil aux petits enfants. Pour lui, rien n'avait été troublé; son lit était bordé avec

un soin pareil : les mains et le baiser de sa mère l'avaient endormi ce soir comme la veille. Et la porte... la porte close s'était ouverte! Mais nulle lumière dans la pièce qui béait comme un trou noir. Robert hésita, le cœur haletant. S'il entrait, s'il la prenait entre ses bras, s'il implorait son pardon! Elle avait écrit « demain », mais pourquoi pas ce soir? Il fit un mouvement en avant, et sans doute fût-il perçu dans l'ombre, car lentement une invisible main repoussa la porte et il entendit le bruit sec du verrou.

Alors il sentit qu'il était de trop dans cette chambre, et l'âme lourde il s'en alla.

Dans le salon désert, mal éclairé d'une seule lampe, le feu se mourait. Robert se laissa tomber dans un fauteuil, et devant le foyer mort, il songea.

Il n'irait pas dormir dans la chambre voisine puisque sa présence était odieuse. Mais il fallait qu'elle sût. Elle recevrait l'aveu de sa

faiblesse, mais elle apprendrait aussi qu'il ne l'avait pas volontairement trahie et l'aimait toujours.

Il passa la nuit à lui écrire, puis, au matin, vint glisser sa lettre sous la porte fermée.

XII

Il était une heure après midi. Robert attendait Claire. A la longue lettre qu'il lui avait écrite, elle avait répondu par un court billet que la bonne lui avait apporté.

« Je vais venir vous trouver et vous supplie auparavant de m'épargner des émotions inutiles. J'aurai besoin de tout mon calme, et vous demande de garder le vôtre. »

Que cachait la réserve voulue de ces mots? Une promesse de pardon? Un oubli de l'outrage? ou la menace d'une longue séparation

hautaine, d'une rupture peut-être? Parler de calme en un tel moment, défendre à l'émotion de venir briser une volonté qu'on sentait lucide, c'était se défendre contre les surprises du cœur, c'était avouer qu'on les redoutait, peut-être?

Ce qu'avait souffert et résolu Claire durant sa veille douloureuse, Robert ne le devinait pas plus qu'il n'avait deviné sa volonté de se donner à lui librement. A cette heure, il sentait une fois encore que quelque chose d'elle lui échappait, quelque chose qui était sans doute le fond même de sa personnalité.

Avec anxiété, il attendit, comme s'il allait la rencontrer pour la première fois, la femme qui allait paraître.

Un coup léger fut frappé, et la portière se souleva.

Robert fit un pas et s'arrêta saisi. C'était bien une Claire nouvelle qui s'avançait vers lui et qu'il n'avait pas devinée. Ce n'était pas

une épouse outragée, ni une amante irritée, c'était une femme dont tous les traits étaient frappés d'un sceau nouveau et qu'il reconnut aussitôt : c'était la douleur elle-même qui s'avançait vers lui. Non, jamais il n'aurait imaginé pareille transformation. Ce visage décoloré, ces yeux agrandis d'un large cerne noir et rougis aux paupières, cette bouche tirée par deux sillons profonds, c'était le visage qu'il avait connu radieux, c'étaient les yeux illuminés d'amour, qui lui avaient souri, c'étaient les lèvres qu'il avait baisées, et ces cheveux ternis, c'étaient ceux qu'il avait déroulés en ondes soyeuses sur l'épaule nue. Le masque de la mort n'eût pas déformé plus cruellement les traits aimés. Oh! chasser cette vision qui s'incrustait dans sa mémoire en la déchirant, revoir l'autre Claire! Robert étendit sa main pour saisir la main petite et pâle qui pendait le long de la robe brune; mais elle ne se leva pas, et il n'osa achever son geste, car il venait

de sentir une immense distance s'étendre entre ces doigts frêles et son baiser.

Il ferma les yeux; l'apparition de cette souffrance qui était son œuvre lui devenait insupportable, et il s'assit en se cachant le visage.

Quand il releva la tête, il aperçut Claire assise en face de lui sur un fauteuil à haut dossier, à la droite de son bureau. Sa bouche s'ouvrit, elle parla :

— Robert, dit-elle, et sa voix basse et changée semblait venir de loin, Robert, si je ne puis deviner l'avenir qui sortira des paroles que nous allons prononcer, je veux que vous sachiez d'abord que toujours je vous dirai merci dans mon cœur pour le bonheur que vous m'avez donné quand... quand vous m'aimiez...

— Quand je vous aimais, Claire? Sais-tu, savez-vous comment je vous aime aujourd'hui?

Elle eût un pâle sourire.

— Comment m'aimerez-vous demain? Oh! je ne suis pas venue pour ajouter à votre peine le poids d'un seul reproche, mais pour dire ceci : que vous retenir auprès de moi au nom d'un serment m'est un acte impossible. Si vous l'aimez encore partez, je vous reconnais ce droit ou cette liberté. Je sais que vis-à-vis de notre enfant vous ferez votre devoir.

— Claire, n'as-tu pas lu ce que je t'ai écrit dans une nuit d'angoisse, telle que je n'en avais jamais vécu de semblable!

— Oui, je sais, vous dites que vous ne l'aimez plus. M'avez-vous jamais aimée, alors? Un écroulement s'est fait en moi. Je ne comprends plus.

— Je suis un homme avec ses faiblesses! J'ai connu le désir avant de connaître l'amour. Je n'ai pas su résister cette fois encore. Mais mon offense n'a pu toucher à mon amour pour toi; crois-moi, elle ne vaut pas ta colère; dédaigne-là.

— Je n'ai point de colère contre vous, mais j'aimerais mieux mourir aujourd'hui, ou vous perdre, ce qui est pis, que mener auprès de vous une vie dégradante, où j'épierais dans vos yeux le désir d'une autre, où l'image d'une autre me hanterait. J'avais voulu oublier, Robert, que tu as eu des maîtresses, des maîtresses que tu as aimées et des femmes que tu as prises pour une heure de plaisir. Je sais que ces choses te semblaient naturelles et qu'elles n'avaient pas entaché ton honneur. Mais cette nuit, je dois te le confesser aussi, des images abominables sont venues m'assaillir. Je me suis salie à les repousser. Je ne veux plus les voir, j'ai peur de les voir toujours... si nous restons ensemble. Il vaut mieux nous séparer.

— Non, s'écria-t-il, je ne veux pas te perdre, Claire. Ces images dont tu parles, tu les chasseras, car tu es pure, et mon amour pour toi sera si grand maintenant que le souvenir de ma

faute s'y lavera. Ah! pourquoi ne m'as-tu pas mieux gardé?

— Te garder, Robert? Je n'y songeais pas. J'avais foi en toi.

— Oui, je le sais, mais si tu avais mieux senti ma faiblesse, peut-être n'aurai-je pas succombé? Pourquoi ta pensée fut-elle absente, occupée d'autres soucis?

— Achève, Robert. Quoi, tu m'aurais trompée, parce que, à côté de notre amour, j'aimais encore les idées qui, avant que je te connusse, étaient ma raison de vivre! Mais peut-être, aujourd'hui, sont-elles mes plus sûres gardiennes contre le désespoir! Je te connaissais mal, en effet.

— Tu es trop pure, Claire.

— Je t'ai adoré, cependant.

— Aujourd'hui, tu me méprises?

— Non, je t'aime encore, articula-t-elle très bas, comme pour elle-même, ou plutôt, peut-être aimai-je en toi celui que tu aurais été, si...

— Si?

— Si des influences, héréditaires sans doute, dont je comprends aujourd'hui la puissance, n'étaient venues dominer ta plus intime nature. Tu n'étais pas fait pour dissiper tes forces d'amour, pour être à la merci d'une ruse de coquette, ni pour être jaloux parce que ta femme vivait aussi pour la vie entière, car tu as été, je le vois, jaloux de mes pensées. Ta maîtrise, à mon insu, s'étendait sur mes idées mêmes. Quelle existence conviendra-t-il donc que je mène dorénavant pour être assurée de ta fidélité?

— Celle que tu choisiras. Le gage de ma fidélité de demain, c'est le remords que ta douleur me cause, c'est la crainte de te perdre à jamais si je te trahissais encore.

Un silence tomba.

Il la couvrait de ses yeux ardents où elle put lire sa sincérité.

— Oui, dit-elle, tu veux que nous reprenions

la vie comme si rien ne s'était passé. Vidal aussi retournera à Rosemonde. Il l'aime d'un amour qui rend lâche.

— Pardonne-moi, Claire!

— Je t'ai pardonné; mais écoute le doute qui me ronge. Permets-moi cette question qui me brûle de honte. Avant Rosemonde, m'avais-tu déjà trompée?

Il eut un sursaut de tout son corps.

Elle continua.

— Pas même, pas même en une rencontre passagère?

— Je n'ai pas mérité un tel soupçon; mais si, pour apaiser ta souffrance il te faut mon serment, le voici.

— Merci, murmura-t-elle. Ah! c'est que vois-tu, tout a chancelé en moi! Notre amour, je l'ai tant aimé! Sur un signe de toi, n'ai-je pas renoncé à l'activité qui te déplaisait. L'as-tu oublié?

— Non, répondit-il, étonné cependant de

cette allusion à un sacrifice dont il n'avait pas compris la valeur.

— Si tu avais aimé aussi ce que j'aime, dit-elle, et l'idéal que je poursuis, peut-être ne m'aurais-tu pas trahie. Pourquoi as-tu aimé mon corps plus que mon âme?

— Ton corps est beau, dit-il, très bas, et ton cœur est plus noble! Ma chérie, laisse-moi t'aimer, et peut-être deviendrai-je meilleur.

Il se penchait vers elle, les mains tendues avec un regard nouveau de lumière et d'amour qui fit jaillir un rayon dans les yeux embués de larmes. Alors, il se laissa glisser à terre devant le fauteuil où elle était assise; sa main droite entoura une taille qui fléchit, et sur le doigt où brillait l'alliance, il appuya ses lèvres longuement, puis, au creux des genoux, soudain il pleura.

— Lève-toi, lève-toi, supplia-t-elle.

Il obéit et ils furent de nouveau debout, appuyés l'un à l'autre; leurs mains se joigni-

rent. Sur les paupières douloureuses il mit un baiser très doux, presque timide. Elle tressaillit, mais se serra plus fort contre lui, et leurs cœurs se réconcilièrent dans le silence propice.

XIII

Des jours étranges suivirent où le souvenir de la douleur et de la faute saignait en leurs cœurs qui se taisaient. Ils avaient repris leurs occupations et s'efforçaient de vivre comme si rien n'était advenu.

Claire se l'était juré au moment où elle avait joint ses mains à celles de son mari. Aucun mot de reproche, aucune allusion à ce qui fut, ne passerait ses lèvres, et elle élèverait son cœur assez haut pour que la jalousie de l'autre, l'image de l'autre ne vînt pas empoisonner

leur réconciliation. De cet effort dépendait la noblesse de leur bonheur à venir; elle s'y haus-serait.

Ils semblaient s'aimer davantage. Les actes de leur vie se ouataient d'une tendresse nouvelle qui empêchait les heurts. Pour le travail de sa femme, Robert montrait un respect qui ne lui avait pas été coutumier. La reconnaissance qu'il éprouvait pour Claire lui faisait désirer qu'elle accomplît les choses qu'elle aimait, qu'elle vécût pour satisfaire les besoins qui étaient en elle. Il ne voulait plus être jaloux du temps qu'elle donnait aux idées et aux œuvres. Ne savait-il pas que si elle aimait toute la vie, elle l'aimait lui aussi et plus profondément et plus noblement que celles dont la tendresse est bornée aux murs étroits de la maison? Il devinait que si elle savait aujourd'hui lui offrir un visage où rayonnait le même sourire, c'est qu'elle puisait en quelque amour plus haut une force qui n'appartient point à

l'amour exclusif et jaloux. Et il voulait ne plus souffrir que cela fût.

Jamais elle ne lui eût fait sentir qu'elle croyait avoir accompli un acte très haut et très méritoire en renouant le fil de leur vie qu'il avait brisé. Elle était simple et douce avec lui, plus attentive aussi à ne pas froisser ses habitudes. Plus volontiers, elle interrompait son travail, ou choisissait avec un soin plus délicat les heures où il était absent pour s'y livrer.

Enfin un lien plus puissant semblait les lier à l'enfant. Depuis qu'au-dessus de son berceau s'était joué un drame qui n'avait point troublé l'atmosphère heureuse où il s'éveillait, chacun d'eux s'attendrissait, à part soi, sur le danger que son bonheur avait couru et Claire commença d'épier en lui l'éveil de l'intelligence et de ses tendances profondes!

Ainsi passèrent des jours où leurs cœurs se rapprochèrent avant que leurs corps se fussent repris.

Un soir, l'étreinte de Robert se fit plus pressante, et ses lèvres approchèrent les lèvres de Claire; elle ne détourna pas les siennes, mais soudain elle devint si pâle qu'il ne sut plus que la tenir entre ses bras pour l'y bercer comme une enfant meurtrie.

Ce soir-là, Claire pleura dans sa chambre. Sa volonté n'était pas de marchander son corps comme une chose sacrée. Elle se l'était promis, elle serait à Robert au moment qu'il choisirait. Pourquoi l'émotion avait-elle suspendu la vie de son cœur? Pourquoi cette révolte, cet involontaire recul de sa chair; alors que son amour souscrivait à tous les abandons? Pourquoi avait-elle défailli devant les baisers comme s'ils eussent dû verser la mort dans ses veines?

Elle reposait maintenant, étendue dans la blancheur souple de sa robe de nuit, ses deux mains ramenées sur son visage comme pour le défendre de l'indiscrète clarté de la lampe. Le lit était froid autour d'elle, froid et vide;

comme elle y dormait mal, depuis qu'elle y dormait seule! depuis que sa tête lassée cherchait en vain une épaule où s'appuyer, depuis que son corps frissonnant attendait en vain l'enlacement des bras robustes et doux!

Et tout auprès, derrière la cloison mince, celui dont les caresses l'avaient enivrée, la désirait peut-être! Oh! pleurer avec lui du moins, ne plus être seule… Elle se dressa, rejeta les couvertures et pieds nus marcha vers la porte fermée. Un rayon de lumière filtrait à travers la fente. Le cœur haletant elle posa ses doigts sur le pène; un petit geste de plus, et la porte s'ouvrait; sa main se crispa sur la poignée, et retomba inerte… elle ne pouvait pas ouvrir cette porte; la même angoisse qui l'avait saisie tout à l'heure devant le désir de Robert la prenait à la gorge, et défaillante une fois encore, elle retomba sur le lit, sur ce lit où elle avait cru, en donnant son corps, fondre sa

personnalité avec celle de son mari. Toutes les extases ensevelies dans cette couche semblaient revivre et la railler! Son amour n'avait-il été qu'une illusion du désir? et soudain, elle eut honte de ce feu qui l'eût jetée entre les bras de l'homme, honte d'être faite de chair comme les autres, et plus amèrement elle pleura le rêve anéanti de l'amour infini et pur! Lorsque l'aube douloureuse se leva, elle était plus triste que les veuves.

De ce jour, une gêne plana sur eux. Ils se souriaient avec des yeux angoissés, leurs mains n'osaient pas se toucher, et leurs lèvres craignaient de s'effleurer.

Un dimanche que Claire était seule, elle reçut la visite de Mariette. Depuis quelques semaines, elle n'avait pas été sans s'apercevoir qu'un souci nouveau assombrissait les yeux bleus de sa petite amie, mais absorbée par les luttes de son propre destin, sa sym-

pathie était demeurée vague, inhabile à percer le secret d'une autre souffrance.

Cet après-midi, cependant, alors que la jeune fille était assise devant elle dans sa petite robe grise, Claire fut peinée de trouver sur ce visage qu'elle avait connu frais et souriant des traces de fatigue, plus apparentes encore sous la lumière nouvelle du printemps qui frappait aux fenêtres.

Affectueuse, elle interrogea :

— Laissons cela, répondit Mariette, tandis qu'une rougeur légère venait colorer ses joues pâlies et creusées.

Claire insista :

— Confiez vos soucis à votre vieille amie. Avez-vous des ennuis au comité?

— Aucun, tout marche bien, vous le savez.

— Expliquez-moi alors, ma petite, pourquoi vous avez ce regard brillant et un peu dur, et pourquoi ces larmes qui soudain viennent l'attendrir?

— Mettez que je souffre de l'estomac.

— Il faut alors le soigner. Vous travaillez trop, peut-être. Rien n'est mauvais, dit-on, pour lui comme de trop vouloir et de trop sentir. Avez-vous été consulter un médecin?

— Je n'y ai pas manqué. C'est depuis que je l'ai vu que je me porte plus mal, d'ailleurs.

— Allez, alors, en consulter un autre.

— Si vous croyez que c'est amusant!

— Eh bien ! adressez-vous à une doctoresse.

— Pour qu'elle me dise les mêmes choses!

— C'est donc bien grave. Voyons, confiez-vous à moi, ma chérie.

— Même si je ne pouvais sans rougir vous répéter ce que j'ai compris, ce qu'on m'a dit?

— Mariette, expliquez-vous.

— Vous le voulez? Eh bien! soit, je parlerai, car aussi bien j'étouffe et de colère surtout, je crois. La vie est trop injuste. Voilà. Il y a un mois, je m'en fus chez un praticien célèbre pour le consulter sur des malaises que je

croyais légers. Oh! il paraît qu'ils sont en effet légers... encore: mais on m'a assuré qu'ils augmenteraient avec l'âge; un seul remède souverain, paraît-il, le mariage pour l'appeler du mot convenu. Vous comprenez?

Claire eut un mouvement et se pencha plus attentive.

— Telle est la récompense des filles honnêtes, continua Mariette. Il paraît que toutes celles qui restent... chastes souffrent de violenter ainsi la nature, mais plus encore celles chez qui l'amour promis avait éveillé des impulsions qui n'ont pas été satisfaites. C'est une chose fâcheuse et malsaine que d'avoir aimé, sans avoir été aimée jusqu'au bout. Bref, la conclusion du maître dont j'ai été prendre les avis, bien qu'il ait hésité à la formuler clairement est celle-ci : mariez-vous ou si vous ne vous mariez pas, prenez un amant, des amants. Telle doit être la conséquence logique de mon mariage manqué, ma chérie.

— Il faut vous marier!

— Oui, comme vous dites cela, la chose paraît aisée. Mais je ne suis pas encore décidée à me jeter à la tête du premier venu. J'avais aimé, j'ai été lâchée et prendre un mari par hygiène, cela ne me dit rien. Oh! je me doute que lui met dans son existence l'hygiène nécessaire. Mais que voulez-vous, quand on a été élevée dans le goût de la propreté, quand on a un certain idéal de l'amour, on répugne aux arrangements commerciaux ou sanitaires. On paie pour les belles idées qu'on a. Les idées, cela paraît-il, satisfait le cerveau et quelquefois le cœur... non le reste.

— Vous aimerez de nouveau et vous serez aimée.

— Je comprends que vous disiez cela, Claire, vous qui avez eu le bonheur d'être aimée au moment où vous auriez dû vous apercevoir peut-être aussi que l'amour est une fonction nécessaire. Oh! vous le voyez, je ne suis pas

romanesque! Mais ne trouvez-vous pas avec moi que la vie est bien mal arrangée pour les filles honnêtes, qui n'auraient demandé qu'à être des femmes honnêtes? Que dites-vous de cela, vous qui philosophez sur tout?

— Je pense que vous avez raison, ma pauvre petite, mais nous changerons cela peu à peu.

— Oui, pour nos filles, peut-être. Pour nos filles! sentez-vous bien l'ironie de ce mot? Me conseillez-vous d'en... avoir une avec le premier passant qui me trouvera jolie, ou bien de perdre ma jeunesse à regretter celui qui est parti? à attendre celui qui ne viendra pas. Mais qu'est-ce que je dis-là? Me livrer... au premier venu? Eh bien! Claire, cette hypothèse ne tient pas, car je l'ai remarqué, à une fille honnête les hommes ne manquent point si aisément. Devant elle, ils contraignent leur désir, qu'ils satisfont ailleurs. Qu'on ne me dise pas qu'un certain marché est toujours mis à la main de la femme qui travaille.

Cela n'est pas vrai. Le vrai, c'est qu'il existe chez l'homme un respect, qui n'est peut-être que l'héritage d'une convention, pour la femme qui ne flirte pas, et qu'il ne lui offrira pas à elle ce qu'il est prêt à offrir à d'autres. Voyez Claude. Il ne m'a pas assez aimée pour m'épouser; il s'est fait un point d'honneur sans doute de ne pas faire de moi sa maîtresse, et cependant j'eusse été probablement plus heureuse alors.

— Oui, car il vous aurait sûrement épousée.

— Il m'a donc, — cela s'appelle ainsi, je crois —, il m'a donc respectée et sans grand effort, j'imagine, car la morale courante lui permet ce qu'elle me défend.

— Ce qui vous révolterait, ma chérie.

— Peut-être? Je crois, en effet, que je suis et resterai une honnête fille, serait-ce contre ma volonté même. Je suis née ainsi. Avouez cependant que la société et les mœurs ont une singulière manière de récompenser la vertu.

Claire ne répondit pas. Une fois encore devant la plainte de Mariette elle demeurait muette. Mariette disait vrai; elle payait d'injustes rançons. Que pouvait Claire, sinon essayer de faire luire devant le regard bleu dont une flamme de révolte avait durci le saphir, le vague espoir d'un amour nouveau? Avec des mots délicats, avec des gestes tendres, elle berça la révolte de son amie. Elle évoqua derrière les images du présent le merveilleux soleil de la vie qui vient dorer les lointains embrumés. Elle conseilla la patience et prédit le bonheur. Elle parla aussi de la transformation des énergies vitales et railla les physiologistes dont la vue trop courte ne sait pas toujours apercevoir les modifications des forces. Pour combien de femmes déjà, elle le savait par sa propre expérience, et pour combien d'hommes aussi, la chasteté n'avait-elle pas été une source d'énergie? Par un phénomène assimilable à celui de la sève arrêtée dans un bourgeon

et dont la vigueur éclate en floraisons inattendues. Et si elle ne souhaitait pas à sa sœur d'élection, comme elle aimait à nommer Mariette, le sort de celles dont l'œuvre salutaire naquit d'un renoncement forcé, elle la conjurait du moins d'avoir foi en l'inépuisable richesse de la vie.

Lorsqu'elles se séparèrent, elles avaient échangé leur sérénité et leur peine, et le cœur de Claire restait douloureux et révolté.

Après le départ de Mariette, elle demeura de longs instants assise la tête dans ses mains, s'offrant à la douleur qui l'envahissait. Oui, la vie était dure, non pas seulement aux femmes honnêtes comme Mariette l'avait dit, mais à celles qui vivaient pour un idéal nouveau, qui voulaient être des femmes libres et fières, maîtresses de leurs sens et garder intacte la sensibilité profonde de leur cœur ! Devant celles-là qui voulaient ne rien abdiquer de leurs tendresses féminines, ni rien de leur personnalité

plus haute, les hommes passaient, à demi incompréhensifs, à demi apeurés comme Claude, ou bien si, comme Robert, ils avaient été séduits par la créature d'amour, ils demeuraient inquiets et vaguement hostiles devant l'autre! Pauvre petite Mariette, faite pour toutes les tendresses et pour tous les dévouements, demeurerait-elle toujours occupée à un travail qui lui donnait seulement la subsistance matérielle? Pour alimenter son grand besoin d'affection, la vie ne lui offrirait-elle que le pain fortifiant et dur de l'idée? Devrait-elle rester privée d'amour parce qu'elle avait de l'amour une conception qui, suivant ses paroles amères, n'était ni commerciale ni sanitaire? Et son cœur se refermerait-il sur lui-même sans qu'aucun homme eût abreuvé le sien aux sources de tendresses et de joie qu'il était prêt à verser; ses lèvres se dessècheraient-elles sans que les baisers en eussent avivé la fraîcheur, et les organes où germe la vie se flétriraient-ils en elle

sans que l'enfant eût déchiré sa chair meurtrie et glorieuse?

L'enfant! ce mot prononcé tout bas se répercuta dans la mémoire de Claire avec un son d'allégresse. Ah! plus heureuse cent fois que Mariette, non seulement elle avait connu l'amour, mais elle avait mis au monde un fils, un fils qu'elle élèverait pour la vie et pour l'idéal nouveau, au nom duquel souffraient tant de femmes!

Elle le comprenait maintenant, l'évolution de la femme devait entraîner une évolution de l'homme. Combien de générations ne faudrait-il pas pour qu'il acceptât que la femme vécût pour la vie et ne la regardât plus comme créée pour son seul plaisir; pour que les hérédités lointaines se modifiassent sous la poussée des sentiments nouveaux que ferait naître l'éducation? Mais l'éducation était l'œuvre des mères; par les mains des mères, l'âme des hommes serait lentement inclinée vers un amour plus

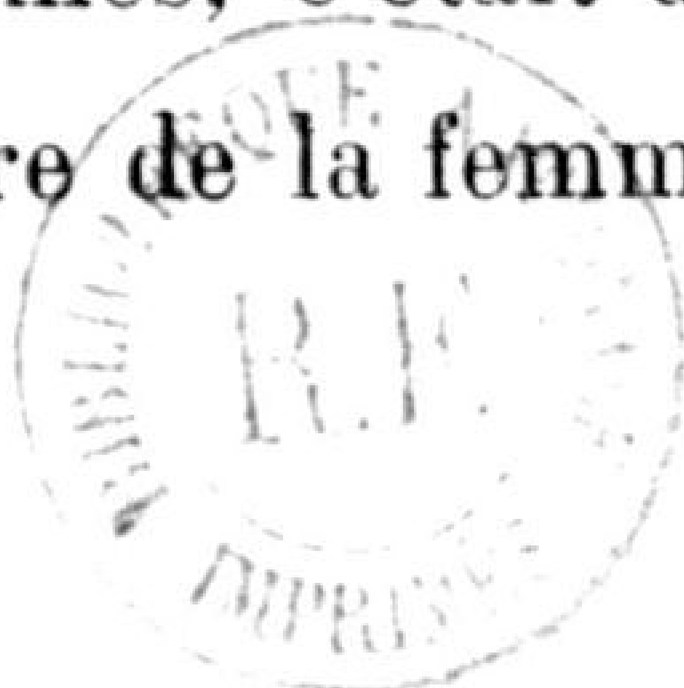
noble et plus pur. Ah! qu'était son œuvre écrite, son œuvre de propagande, auprès de l'œuvre de la création maternelle! Claire s'étonna de ne l'avoir pas compris plus tôt, d'avoir parfois accepté l'enfant comme un fardeau. Il était une espérance que l'amour multiplierait. A cette œuvre de faiseuse d'hommes, elle donnerait joyeusement plusieurs années de sa vie; elle retournerait aux autres travaux lorsque ce grand travail aurait été accompli.

Son mari allait rentrer. Il l'aimait! Peut-être un jour chérirait-il en elle ce qui les avait désunis? Qu'importait! Elle l'aimait aussi! Elle saurait surmonter l'involontaire révolte de sa sensibilité devant l'abandon total de son être à des baisers qui ne sauraient plus lui apporter l'illusion complète de l'union des cœurs. Elle s'absoudrait d'être, elle aussi, reprise par l'œuvre de chair, puisque de cette œuvre naîtrait sa future espérance! Oui, d'un plein consentement, dans les douleurs de la gestation,

dans les difficultés de l'enfantement spirituel, elle paierait l'éternelle rançon. A cette heure, elle voulait être mère, et, consciente enfin de son pouvoir, par sa maternité, non plus seulement perpétuer, mais renouveler la race.

Sa pensée revint alors vers Mariette. Jamais elle n'oublierait la sincérité cruelle de son aveu. Mais Mariette était trop jeune pour que l'amour ne retournât pas vers elle. Et mieux valait aimer, être déçue, trompée et souffrir que se claustrer en un célibat stérile.

Faire des hommes, c'était aujourd'hui plus que jamais l'œuvre de la femme !



FIN

1733-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4210-2-14.